CHAPITRE IV

L'INTERNET : FRAGMENTS D'UN DISCOURS UTOPIQUE[1]

C'est à Platon qu'on attribue la paternité du concept de l'utopie qui se déploie dans le *Timée* et *La République*, avec l'exposé de la législation propice au développement de la cité idéale ; mais c'est au disciple de Platon, Thomas More, qu'on doit l'invention du mot en 1516. D'autres sources, telles que *Le voyage de Iamboulos au pays du soleil*, de Diodore de Sicile, vers 58 avant notre ère, ou les récits des navigateurs contemporains de More constituent probablement un autre volet de son inspiration[2]. Son *Utopie ou traité de la meilleure forme de gouvernement*[3] décrit les institutions et la philosophie d'un pays censé avoir été nouvellement découvert, l'Utopie, du nom de son conquérant et dirigeant, Utopus. Cet ouvrage fondateur a donné naissance à toute une veine d'écriture politico-littéraire dont l'influence se poursuit jusqu'à nos jours, mais également à un immense corpus d'ouvrages de science-fiction qui, tout en n'ayant plus que de lointaines ressemblances avec leur grand ancêtre, fournissent toujours un espace hors-monde et hors-temps d'où les tendances souterraines des sociétés actuelles peuvent être examinées et surtout critiquées à loisir.

---

[1] Une partie de ce chapitre a été publiée sous une forme légèrement différente dans la revue *Communication & Langages*, 119, janvier-mars 1999, p. 106-117. La dimension intertextuelle du titre de ce chapitre est un hommage à Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977.

[2] Marie Delcourt, introduction au texte latin de *L'Utopie* de Thomas More, *Utopia*, Genève, Librairie Droz, 1983, p. 18.

[3] Thomas More, *Utopia*, (1516), traduction française de Marie Delcourt, *L'Utopie ou le traité de la meilleure forme de gouvernement*, GF-Flammarion, 1987.

L'étymologie du mot utopie renferme une ambiguïté : le préfixe trouve-t-il son origine dans ευ , auquel cas le sens de " bon lieu " devrait prédominer, ou bien dans ου, faisant alors référence à un " non-lieu " [4]? Cette distinction a son importance dans le cadre de la réflexion sur l'Internet, auquel de nombreux commentateurs attribuent la propriété de nier l'espace et ce faisant, de créer très paradoxalement " un bon lieu " abritant une communauté idéale. Le paradoxe repose sur l'a-territorialité supposée du réseau ainsi que sur une définition de la communauté coupée de tout ancrage dans le territoire. Cette immatérialité serait précisément ce qui permet l'éclosion de nouveaux modes de sociabilité menant à des sociétés idéales. Nous verrons plus loin les difficultés soulevées par une telle analyse de l'Internet.

En revanche, interpréter le " non-lieu " comme " le lieu sans détermination, la figure du neutre "[5], et non pas comme un espace imaginaire ou irréel, nous indique que l'espace utopique ouvre une ligne de fuite, une possibilité d'évasion, un écart dans les discours idéologiques dominants. L'utopie est ce qui ouvre la possibilité d'un discours différent, c'est " l'espace de la différence, le lieu de la différenciation "[6]. Et cette problématique du non-lieu est essentielle à la réflexion sur l'Internet et son imaginaire. Ce non-lieu, c'est " une place vide d'où nous pouvons réfléchir à nous-mêmes ", comme le souligne Paul Ricoeur[7]; cette place vide, la phrase finale de *l'Utopie* de Thomas More l'affirme par définition impossible à remplir : " je reconnais bien volontiers qu'il y a dans la république utopienne bien des choses que je souhaiterais

[4]Kenneth M. Roemer, " Defining America as Utopia ", *in* Kenneth M. Roemer, (sous la dir. de)., *America as Utopia*, New-York, Burt Franklin and Co., 1981, p. 1 ; Jacques Rancière, " Sens et usages de l'utopie ", *Raison Présente : L'utopie*, n° 121, 1997, p. 43-57.
[5]Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Minuit, 1973, p. 251.
[6]*Ibid*., p. 330.
[7]Paul Ricoeur, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, 1997.

voir dans nos cités. Je le souhaite, plutôt que je ne l'espère "[8]; dans l'oeuvre de Thomas More, la composition même des noms propres confirme cette position hors-monde : chacun d'entre eux est le négatif , dans l'acception photographique du terme, de ce qu'il dénote : ainsi, le fleuve Anhydre signifie " sans eau ", les Achoriens sont ceux qui n'ont pas de territoire; il n'est jusqu'à l'île d'Utopie elle-même que More, dans ses lettres, dénomme Nusquama[9]. C'est un peu comme si dans chaque élément de l'utopie la subversion était inscrite, en creux, et soulignait l'impossibilité de mettre en actes une parole dont le but premier est avant tout de subvertir et tailler en pièces la réalité. C'est précisément ce lieu vide, et qui doit le demeurer, qui se transforme alors en lieu d'une infinité de possibles, en lieu propice à l'élaboration de mondes alternatifs qui constituent autant de regards critiques sur la réalité. C'est par ce biais que l'écriture utopique fait jonction avec le réel : la fiction utopique, aussi détachée du monde qu'elle puisse sembler, se donne comme commentaire - ironique puisqu'indirect - sur la réalité. Quatre grands axes ordonnent les représentations de l'Internet en les rapprochant de l'utopie : l'élaboration d'un mythe des origines, ainsi que le rapport au pouvoir, à la propriété et à l'identité individuelle.

Le mythe des origines

Le projet utopique entend recouvrer une humanité plus authentique, plus harmonieuse comme en témoignent les noms choisis pour les nouveaux êtres humains : Harmoniens, Solariens et autres Utopiens. Cependant, il ne s'agit pas de régression vers l'état de nature ou vers un quelconque âge d'or, mais de refondation de la vie en société, de ré-invention de la cité et du lien entre êtres humains. Le mythe fondateur de

[8]Thomas More, *Utopia*, (1516), traduction française de Marie Delcourt, *L'Utopie ou le traité de la meilleure forme de gouvernement*, *op. cit.*, p. 234.
[9]Marie Delcourt, Introduction au texte latin de l' *Utopie* de Thomas More, *op. cit.*, p. 23.

l'Internet joue précisément sur une notion similaire : la création d'un monde vierge, où l'excellence technologique et l'ivresse des commencements permettrait de ré-inventer une vie communautaire idéale, dans ce qui constitue une laïcisation du thème du Jardin d'Eden, ainsi qu'un retournement de ses prémisses. En effet, au lieu de commencer au paradis terrestre puis d'en être exclu, le discours sur l'Internet comme le projet utopique définissent la réalité environnante en tant que société déliquescente et aspirent à mettre sur pied une société neuve.

Parler de l'élaboration d'un mythe des origines pour un objet de création aussi récente que l'Internet n'est paradoxal qu 'en apparence. Jusqu'à ce jour, en effet, la nature des informations disponibles sur l'origine du réseau s'apparente plus à la chronique qu'à l'histoire. Les textes[10] sont souvent écrits par les responsables de la création du réseau, par les membres des équipes de recherche ou par les premiers utilisateurs qui, tout en retraçant les grandes étapes de la création du réseau, livrent un panégyrique circonstancié des hommes considérés comme ses créateurs. Tous ces documents font l'impasse sur les échecs, les tâtonnements et les bricolages qui sous-tendent, au même titre que les réussites, l'émergence d'une nouvelle technologie[11]. De la même façon, ces chroniques n'accordent qu'une attention minimale aux conditions historiques et sociales qui contextualisent le processus de création du réseau, si bien qu'on a pu écrire que l'histoire du réseau restait encore à faire[12]. D'un document à l'autre, d'un site Internet à l'autre, se retrouvent les mêmes anecdotes sous une forme légèrement différente à chaque fois, mais toujours empreintes d'un enthousiasme qui

[10]Gregory R. Gromov, *History of Internet and WWW : View from Internet Valley*, *op.cit*.; Katie Hafner, Matthew Lyon, *Where Wizards Stay Up Late : The Origins of the Internet*, *op.cit*; Henry E. Hardy, *The History of the Net*, *op. cit.* ; Ronda Hauben, *The Development of the International Computer Network : From Arpanet to Usenet News (On the Nourishment or Impediment of the Computer Network)*, *op.cit* ; Howard Rheingold, *The Virtual Community: Homesteading on the Electronic Frontier*, *op. cit.* ; Peter Clemente, *The State of the Net : The New Frontier*, New-York, McGraw-Hill, 1998.
[11]Bruno Latour, *Aramis ou l'amour des techniques*, Paris, La Découverte, 1992.
[12]Henry E. Hardy, *The History of the Net*, *op. cit.*, p. 2.

confine parfois à la vénération. C'est donc véritablement à l'élaboration d'un roman des origines que nous assistons, à la création de toutes pièces d'un mythe fondateur qui, à l'instar de ses grands aînés, se nourrit précisément de cette abondance de versions et de variantes.

Internet et la Genèse

Si nous tentons en effet de rapprocher le mythe des origines de l'Internet de celui de la Genèse, nous trouvons un certain nombre de parallèles saisissants. Que dit la Bible ? " La terre était informe et vide; il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. " (*Genèse* I, 2). Cette vision du chaos primitif se retrouve dans les chroniques : avant Internet, il y avait plusieurs standards de communication entre les machines et aucun ne s'accordait à tous les autres. Les protocoles TCP/IP, le langage HTML sont venus unifier l'informe, apaiser le conflictuel, assurant ainsi la possibilité de communiquer entre machines différentes, dénommée *interopérabilité* : c'est la valeur fondamentale qui sous-tend l'existence du réseau.

Le récit biblique évoque la nécessité de nommer chaque espèce : " L'Eternel Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel et il les fit venir vers l'homme pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme " (*Genèse* , I, 19-20). De façon très semblable, dès que l'Internet sort du domaine de la recherche universitaire, il s'avère nécessaire de partager le territoire virtuel pour que chacun y ait sa place : c'est, dans la plus pure tradition de l'entreprise de nomination adamique, l'instauration par Jon Postel de la procédure d'attribution des noms de domaine, les DNS qui, à l'aide d'une

série de quatre nombres de et de sept grandes catégories constituent un système d'adressage universel et rendent chaque ordinateur unique et identifiable. Autre similitude : les usagers créaient des groupes de discussion et des forums dans la plus totale anarchie : vient alors l'élaboration du " grand huit " - les huit catégories auxquelles tout groupe doit se rattacher - pour nommer, structurer, hiérarchiser le contenu de Usenet et en faire un espace intelligible.

L'activité de nomination fait de l'Internet un espace déchiffrable sinon maîtrisable. Il ne s'agit pas, bien sûr, de superposer point par point le discours religieux et le discours de l'utopie technologique, mais de montrer que ce dernier fonctionne en partie parce qu'il se calque inconsciemment sur les grands récits des origines, qu'il en adopte les grandes étapes et les lieux nodaux. Il s'agit de rattacher le phénomène nouveau à des structures familières, et ainsi de forger les outils conceptuels nécessaires à son appréhension puis à son appropriation.

Le mythe des origines tient une place essentielle dans une société donnée, en ce qu'il offre un espace où la cohésion sociale peut voir le jour et s'exercer, d'une part, mais aussi en ce qu'il offre un modèle pour toute création future : en effet, en relatant les circonstances de la création d'un ensemble - qu'il s'agisse d'un groupe humain, d'une famille ou d'un réseau de communication - on met en place la possibilité d'un lieu de re-création, sans qu'il s'agisse pour autant d'une imitation figée : le mythe des origines est ce que Jacques Le Goff appelle " une construction imaginaire ", où le paradigme de la geste des commencements permet à d'autres commencements d'advenir.

Le mythe, de plus, élabore les arguments qui vont permettre de légitimer un système et la place des hommes à l'intérieur de ce système. En effet, selon l'analyse de Pierre-François Moreau, le recours à un mythe de l'origine est sous-tendu par " la nécessité d'y lire avant l'heure ce qui caractérisera la société constituée "[13]. C'est précisément ainsi que peut s'interpréter l'homologie entre la société de chercheurs, censée être devenue égalitaire et les vertus démocratisantes que l'on attribue à l'Internet. La fonction de légitimation joue encore sur un autre régistre, politique celui-là. Comme le précise Lyotard, " l'Etat peut dépenser beaucoup pour que la science puisse se représenter comme une épopée : à travers elle, il se rend crédible, il crée l'assentiment public dont ses propres décideurs ont besoin "[14]. Le mythe a donc partie liée avec l'idéologie, car il sert à masquer la violence symbolique de toute domination en lui impartissant la légitimité d'une origine qui se perd dans la nuit des temps ou dans le merveilleux, fût-il technologique[15]. C'est une raison supplémentaire pour laquelle le discours qui accompagne les technologies nouvelles présente des analogies avec le discours narratif du mythe des origines.

D'autre part, si l'existence d'un mythe semble s'avérer si nécessaire, c'est aussi parce que l'Internet se pose en doublon de la réalité, et s'auto-définit comme " monde " virtuel : il se doit donc d'être issu d'une création " *ab nihilo* ", qui lui confère une certaine légitimité en l'apparentant au monde créé par le verbe et le souffle divins. Le mythe intervient pour rattacher l'Internet aux réseaux textuels qui accompagnent la création du monde afin d'atténuer les connotations de technologie avancée qui pourraient rejeter le réseau dans l'altérité radicale. Le mythe joue donc le

[13]Pierre-François Moreau, " Nature, Culture, Histoire ", *in* François Châtelet, Gérard Mairet, (sous la dir. de), *Histoire des idéologies : savoir et pouvoir du XVIIIè au XXè siècle*, Paris, Hachette, 1978, p. 47.
[14]Jean-François Lyotard, *La condition post-moderne*, Paris, Editions de Minuit, 1979, p. 49.
[15]Alban Bensa, " Mythe, mentalité, ethnie: trois mauvais génies des sciences sociales ", *Genèses*, n° 16, juin 1994, p. 142-147.

rôle de lien permettant de résoudre la contradiction entre la création divine et la création humaine ; il renforce et justifie l'idée qu'Internet cherche à se donner pour un monde à part entière, qui serait fondé sur des bases plus rationnelles que le modèle original.

Une langue unique, transparente et légitime

L'autre élément qui vient consolider cette construction mythique, c'est l'entreprise de légitimation de ce qui aurait pu être considéré comme un coup de force : il s'agit de la généralisation de l'usage du protocole TCP/IP, auquel nous pouvons appliquer certaines des analyses de Pierre Bourdieu sur la production et la reproduction de la langue légitime. S'il n'est guère possible d'importer telle quelle en l'arrachant à son contexte une analyse centrée sur la langue, nous pouvons pourtant y déceler des analogies avec le sujet qui nous occupe. Bourdieu écrit ainsi : " Il serait naïf d'imputer la politique d'unification linguistique [de la Révolution française] aux seuls besoins techniques de la communication entre les différentes parties du territoire (...). Le conflit entre le français de l'intelligentsia révolutionnaire et les idiomes ou les patois est un conflit pour le pouvoir symbolique qui a pour enjeu la *formation* et la *ré-formation* des structures mentales. Bref, il ne s'agit pas seulement de communiquer mais de faire reconnaître un nouveau discours d'autorité, avec son nouveau vocabulaire politique, ses termes d'adresse et de référence, ses métaphores, ses euphémismes et la représentation du monde social qu'il véhicule "[16]. En d'autres termes, comme pour l'imposition du français, la mise au point d'un protocole de transmission universel et son imposition résultent d'une stratégie délibérée, qui ne vise pas seulement à la communication, mais à la mise en évidence d'un pouvoir

[16]Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 31.

symbolique : quel que soit l'ordinateur dont on dispose, quel que soit son système d'exploitation, on peut entrer en communication réciproque; on réalise ainsi l'idéal de connectivité. Le principe d'interopérabilité est la manifestation de l'un des fondements de l'idéologie de la communication.

Il en est de même pour les principes de gratuité et de partage des connaissances, qui sont au coeur même de la création du réseau. Ces trois principes - universalité, gratuité, partage - sont ce qui va permettre à terme la normalisation des communications grâce à laquelle des interlocuteurs ignorant tout l'un de l'autre pourront établir un lien. Ce lien lui même ne sera pas nécessairement normalisé mais restera soumis à l'imprévisibilité et à la singularité qui caractérisent la communication humaine. Mais ce qu'il importe de noter à ce stade de notre étude, c'est qu'un protocole de transmission unique s'apparente à une langue elle aussi unique et donc seule légitime. On peut alors se demander ce que véhicule cette langue légitime et poser l'hypothèse que l'élaboration d'un protocole de transmission de données universel est sous-tendu par une idéologie qui est celle de la communication transparente, ce qui constituera l'essentiel d'un chapitre ultérieur. Mais il faut d'ores et déjà souligner que la transparence est elle aussi une notion clé dans l'utopie où tout doit être parfaitement intelligible et où chaque élément - structure politique, organisation sociale, architecture, vêtements, alimentation - doit refléter le projet fondateur global[17]. Grâce à la transparence, l'espace utopique se donne comme accessible à tous parce que " chaque détail vu et raconté n'est qu'un symbole, tandis que tous ensemble ne sont que des signes qui n'ont qu'un seul signifié, la

[17]Gregory Claeys, (sous la dir. de), " Introduction ", *Utopias of the British Enlightenment*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

représentation globale de la Cité Nouvelle " [18]. C'est précisément le même désir de transparence qui se retrouve intact dans tous les discours enthousiastes, où l'Internet se voit attribuer la capacité de promouvoir la paix dans le monde par la seule grâce de la communication sans entraves rendue possible par la technologie. Lorsque les discours publicitaires ou institutionnels se réfèrent à une nouvelle ère de paix et de fraternité dès que l'ignorance de l'autre sera dissipée, ils rendent hommage à la toute-puissance de la communication transparente. Ici aussi, le discours sur l'Internet se superpose au modèle utopique et à son orgie d'explicite, d'ouverture, de transparence.

Le retournement

Le simulacre de société que dessine l'utopie " laisse apercevoir comment une réalité, une ville, une société, peut être autre qu'elle-même et comporter nécessairement un envers, qui est son identité retournée "[19]. Cette définition du projet utopique éclaire le rôle primordial qu'y joue la notion de retournement et le potentiel heuristique qui en découle : l'identité retournée permet de discerner les lignes de faille ou les abîmes recouverts par un réel apparemment stable ; c'est de cette façon que la notion de retournement s'impose à l'imaginaire contemporain de l'Internet, qui devient le lieu où les aspects les plus problématiques de la société sont inversés. La notion de retournement s'applique à trois domaines majeurs : le rapport à la propriété, le rapport au pouvoir et le rapport à l'identité individuelle.

[18]Bronislaw Baczko, *Les imaginaires sociaux : mémoires et espoirs collectifs "*, Paris, Payot, 1984, p. 98.
[19]Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces*, *op. cit.*, p. 293 ; cf. également Raymond Ruyer, *L'utopie et les utopies*, Paris, PUF, 1950, p. 49.

a) Propriété

Le rapport à la propriété donne lieu à un retournement majeur par le biais de la recherche d'une culture du partage, de la gratuité, où les informations et les compétences détenues par chacun sont - dans l'idéal - mises au service de tous. Dès l'origine, le principe de la gratuité du protocole TCP/IP est acquis ; il en est de même pour de nombreuses autres applications : le *ftp* (*file transfer protocol* - protocole de transfert de fichiers), les moteurs de recherche, le langage de programmation Perl, le logiciel *sendmail* qui gère une bonne partie des envois de courrier électronique, ou encore le logiciel *majordomo* qui alimente les listes de distribution automatique de courrier, le logiciel de crytographie PGP[20], mis au point par Philippe Zimmerman, tous se conforment à cette tradition[21]. L'université d'Illinois offre à tous le navigateur '*Mosaic'*, que Marc Andreesen conçoit en 1993 et qui permet d'accéder sans peine aux sites de la toile[22]. Lorsqu'il fondera une société, le navigateur rebaptisé *Netscape* restera gratuit. John Norstad, professeur à l'université Northwestern de Chicago permet à tout utilisateur de MacIntosh de télécharger son logiciel anti-virus 'Disinfectant'[23]. On peut aussi mentionner l'existence d'ouvrages de recherche comme celui de Hauben et Hauben, dont le livre est publié au fur et à mesure de sa conception sur les forums *alt.culture.usenet* ou *alt.culture.internet*, assorti d'une demande de commentaires de la part des membres du forum, reproduisant ainsi consciemment le modèle institué par les jeunes chercheurs et leurs *RFC* (Request for Comment). Le livre, maintenant publié, continue d'ailleurs d'être intégralement consultable sur le

[20]Il s'agit des initiales de *Pretty Good Privacy*, (assez bonne protection de l'intimité), qui fonctionne à l'aide d'une clé publique, permettant de chiffrer les messages, et d'une clé privée permettant de les déchiffrer. Le gouvernement américain s'oppose à la diffusion de ce logiciel qui interdirait aux organismes de sécurité fédéraux toute possibilité d'écoute ou d'interception.
[21]Keith W. Porterfield, *Information Wants to Be Valuable* : *A Report from the First O'Reilly Perl Conference*. Article consultable sur Internet, <http://www.netaction.org/articles/freesoft.html>.
[22]Dominique Nora, *Les conquérants du cybermonde*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 109
[23]*Ibid.*, p. 94.

réseau[24]. Il en va de même pour l'ouvrage d' Howard Rheingold : le livre est disponible sur l'Internet, l'auteur se contentant de demander à tous ceux qui le lisent en-ligne d'en acheter la version publiée en livre de poche[25]. Enfin, l'élaboration du système d'exploitation UNIX est , nous l'avons vu ci-dessus, l'un des exemples fondateurs de cette culture de la gratuité qui, tout en s'enracinant à l'origine dans des considérations économiques, finit par se rattacher aux grands principes utopiques[26].

La culture du partage possède la propriété non négligeable de créer chez tous ceux qui offrent à l'ensemble des utilisateurs le fruit de leur travail un fort sentiment d'appropriation de l'innovation technique. Contribuer si peu que ce soit à l'élaboration des protocoles de transmission de données donne le sentiment d'être l'un des pionniers de ce qui est, rappelons-le, l'un des grands chantiers de l'après-seconde guerre mondiale. Le faire gratuitement permet de s'auto-proclamer membre d'une contre-culture qui, nous le verrons ci-dessous, vit dans le malaise sa cohabitation avec le " complexe militaro-industriel ". L'universalité, la gratuité et le partage sont les trois principes qui permettent de rattacher l'Internet des commencements à la tradition utopique de rejet des possessions. Ainsi, chez Thomas More, l'or et l'argent sont utilisés pour la fabrication des pots de chambre[27], démontrant l'emprise du concept de retournement qui, imprégnant les moindres détails, tente de créer la rupture nécessaire à l'avènement de l'homme nouveau, de la société fraternelle car fondée sur la mise en commun des possessions et sur l'égalité. Cioran lui-même, qui s'affirme pourtant

[24]Michael Hauben et Ronda Hauben, *Netizens : on the History and Impact of Usenet and the Internet,* Piscataway, New-Jersey, Computer society Publications, 1997. Livre également consultable sur Internet, <http://www.columbia.edu/~hauben/netbook/> .
[25]Howard Rheingold, *The Virtual Community*, *op. cit.*, intégralement consultable sur l'Internet: <http://www.rheingold.com>.
[26]Voir *supra*, p. 37.
[27]Thomas More, *l'Utopie*, *op. cit.*, p. 166.

écoeuré par " les rêves d'un avenir meilleur "[28], y voit la vertu première de l'utopie : " On ne louera jamais assez les utopies d'avoir dénoncé les méfaits de la propriété. (...) Toute forme de possession, n'ayons crainte d'y insister, dégrade, avilit, flatte le monstre assoupi au fond de chacun de nous "[29]. Cette attitude perdure sur l'Internet et imprègne même la stratégie des sociétés commerciales : ainsi Netscape, nous l'avons vu, met gratuitement à la disposition du public son navigateur *Communicator*. En agissant ainsi, Netscape a certes des objectifs commerciaux, puisqu'il s'agit ainsi de faire échec aux visées monopolistiques de Microsoft et de se constituer une base d'utilisateurs qui achètera leurs produits ; cette stratégie s'inscrit cependant dans la lignée des contributions offertes à la communauté des utilisateurs par des centaines de programmeurs anonymes ou célèbres, sans lesquels l'Internet n'aurait pu connaître le développement qui est le sien. Le pouvoir des notions de gratuité et de partage est tel que la société Microsoft elle-même a dû modifier sa stratégie et s'aligner sur Netscape pour offrir au public son logiciel de navigation *Explorer*. IRC de même qu'ICQ, qui permettent le dialogue en temps réel, peuvent être téléchargés gratuitement depuis leur mise en service. ICQ, maintenant racheté par la société AOL, n'en conserve pas moins sa gratuité[30]. Enfin, de nombreuses voix continuent à s'élever contre la commercialisation abusive du réseau et l'introduction d'une culture marchande[31]; on prend des mesures de représailles contre ceux qui inondent les forums de messages publicitaires[32]. Les participants aux forums de discussion incluent de façon quasi-rituelle la mention *no spam* (pas de pub), ou d'autres variantes moins civiles : ils

[28]Emile M. Cioran, *Histoire et utopie, op. cit.*, p. 104
[29]*Ibid.*, p.119-120.
[30]Anonyme, " ICQ devient américain ", *Le Monde,* 11/06/98, p. 30.
[31]Michael Hauben, Ronda Hauben, *Netizens : On the History and Impact of Usenet and the Internet, op. cit.*
[32]L'envoi de messages publicitaires à tous les groupes est nommé SPAM (*v.i.,* to spam, spamming), soit *spiced pork and meat*, par dérision, puisque cet acronyme désigne la viande en conserve distribuée aux soldats de l'armée américaine, et honnie par plusieurs générations de G.I. Les représailles contre ce manquement aux règles consistent à renvoyer à l'expéditeur des fichiers de très grande taille qui grèveront les capacités de son équipement, ou bien à créer un fichier nommé *'kill file'*, qui ignorera les messages en provenance de certaines adresses.

rendent ainsi leurs adresses de courrier électronique inutilisables afin d'éviter qu'elles ne soient automatiquement collectées puis revendues à des sociétés commerciales. Il s'agit de préserver le réseau de la dérive télévisuelle - entrée massive des budgets publicitaires et futilité des contenus - car il importe aux utilisateurs de la première heure de préserver le lien à l'utopie des commencements.

b) Pouvoir

La notion de retournement implique que l'espace utopique ne peut se concevoir qu'en relation avec les conditions historiques de sa production : ainsi le premier livre de l'*Utopie* de More est-il une critique approfondie des intrigues, de la fourberie, des manoeuvres par lesquelles le pouvoir se conquiert et se conserve[33], des riches qui vivent en parasites, " frelons nourris du labeur d'autrui "[34]. C'est en relation à la Révolution française et à la Terreur qu'il faut analyser l'utopie saint-simonienne, c'est également à la lumière de la Restauration que le programme fouriériste d'émancipation des passions[35] prend tout son sens[36]. C'est dire que le discours utopique est massivement traversé par le discours idéologique. Cependant les fonctions de ces discours sont différentes. Comme le souligne Paul Ricoeur, " les idéologies et les utopies ont, les unes comme les autres, trait au pouvoir. L'idéologie est toujours une tentative pour légitimer le pouvoir, tandis que l'utopie s'efforce toujours de le remplacer par autre chose "[37]. De cette différence fondamentale, le discours utopique tire et sa séduction et sa capacité, sinon à modifier la réalité, du moins à en rendre notre perception suffisamment mouvante pour nous conduire à l'interroger.

---

[33]Thomas More, *L'Utopie, op. cit.,* p. 119-122.
[34]*Ibid.,* p. 97 *passim*.
[35]Paul Ricoeur, *L'idéologie et l'utopie, op. cit.,* p. 397.
[36]Charles Fourier, *Le nouveau monde amoureux,* (1817-1819), Paris, Anthropos, 1967.
[37]Paul Ricoeur, *L'idéologie et l'utopie, op. cit.,* p. 379.

Cet " autre chose " qui dans l'utopie remet en cause notre rapport de soumission au pouvoir, c'est avant tout la notion d'égalité. C'est ce qui fait rupture, et opère un retournement de la société telle que nous la connaissons. Même chez More, où l'ordre patriarcal subsiste en totalité[38], l'idée d'égalité perdure : si les femmes et les enfants restent sous la tutelle des hommes, ils n'en sont pas moins pourvus de droits imprescriptibles. Quelles sont donc les conditions historiques qui déterminent le rapport de l'Internet au pouvoir ? Il s'agit justement de le court-circuiter, en mettant en place toute une structure de gestion fondée sur la décentralisation et sur des relations d'égalité. En effet, si les premiers pas de l'Internet se situent résolument dans le contexte militaire, son développement est, lui, fortement influencé par la théorie cybernétique de Norbert Wiener[39], pour lequel la libre circulation des flux informationnels est la condition nécessaire à tout savoir[40]. La première connexion a lieu en 1969, puis le réseau se développe rapidement au cours de la décennie suivante : or cette période voit le développement rapide d'une contre-culture dressée contre une société établie[41] perçue comme dominatrice et répressive tout à la fois[42]. La conjonction de ces deux éléments détermine le rapport que les créateurs de l'Internet entretiennent avec le pouvoir comme avec la technologie : il s'agit d'instaurer un type de rapports égalitaire plutôt que hiérarchique, grâce à une technologie censée modeler et structurer la société qui l'accueille.

[38]Thomas More, *L'Utopie, op. cit.*, p. 156.
[39]Norbert Wiener, *Cybernétique et société*,(1954), Paris, coll. 10-18, 1962.
[40]Philippe Breton, *L'utopie de la communication*, Paris, La Découverte, 1992.
[41]Le mot consacré à cette période est " *the Establishment.* "
[42]Christiane Saint-Jean-Paulin, *La contre-culture. Etats-Unis, années 60 : la naissance de nouvelles utopies* , Paris, Editions Autrement, p. 9-35.

La modification des rapports de pouvoir au sein des équipes scientifiques intervient très vite, comme nous l'avons vu ci-dessus, grâce à l'usage de l'Internet et la mise en place des *RFC*[43]. Les descriptions font état de jeunes chercheurs tels que Vinton Cerf et Jon Postel qui, non seulement découvrent par tâtonnements des solutions à chacun des problèmes qui se posent, mais encore inventent un nouveau mode de communication en jouant littéralement : tous les chroniqueurs rapportent non seulement la simultanéité de l'émergence des jeux d'ordinateur avec celle de l'Internet, mais encore l'interpénétration de ces deux types d'usage, la façon dont les jeux auxquels se livraient les chercheurs ont influencé l'avancement de leurs recherches. C'est là un exemple éclatant du bricolage ludique dont parlait Lévi-Strauss[44], mais c'est aussi le détournement immédiat, à des fins ludiques, de ce qui au départ avait un objectif militaire. C'est donc une façon de mettre en avant le côté subversif du réseau des réseaux, que confirme le discours anarchisant et/ou libertaire des tout premiers utilisateurs. En d'autres termes, la rencontre de l'idée de transmission d'information par ordinateur avec la contre-culture caractéristique de la fin des années soixante (période à laquelle eut lieu la première connexion) a joué un rôle majeur dans l'élaboration de l'imaginaire qui sous-tend le mythe des origines de l'Internet. Face à ce récit des origines, l'idée qui s'impose avec insistance est celle qu'Harold Bloom[45] a nommé l'angoisse de l'influence, c'est à dire la nécessité pour les jeunes écrivains de piétiner l'oeuvre de leurs prédécesseurs afin de trouver leur voix propre : c'est une forme de meurtre du père, et comme le note Roland Barthes, " un refus d'héritage, (...) une symbolique du Fils "[46]. Mais c'est également une façon de tenir un discours sur la communication comme instrument de subversion, attaquant de front les hiérarchies

[43]Voir *supra*, chapitre I, p. 32.
[44]Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 27.
[45]Harold Bloom, *The Anxiety of Influence*, New-York, Oxford University Press, 1973.
[46]Roland Barthes, *Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, 1972, p. 155.

traditionnelles pour créer un mode de communication horizontal et décloisonné; on peut y voir le désir de re-fonder le lien social sur de nouvelles bases, et c'est donc une affirmation de la filiation directe de l'Internet avec l'utopie.

La remise en cause des relations de pouvoir s'exprime aussi, dans l'utopie, par un refus caractérisé de la violence, fût-elle légitime[47]. Le pouvoir politique perd de sa primauté au profit du pouvoir de l'intelligence et de la raison : ainsi, l'utopie saint-simonienne[48] ou celle de Francis Bacon[49], en mettant les savants aux commandes, règlent-elles la question de la légitimité du pouvoir en lui donnant pour fondement le savoir. Ce désir de débat plutôt que de combat se retrouve d'une part dans les discours optimistes sur les vertus de la communication que nous allons étudier. Mais il apparaît aussi dans les règles de fonctionnement des forums sur Usenet, où, comme nous le verrons plus loin, l'on préfèrera toujours la répartie spirituelle à l'attaque personnelle ou à la parole agressive, toutes deux strictement canalisées. De plus, le savoir-faire technique, la maîtrise parfaite des logiciels confèrent à ceux qui les possèdent un pouvoir symbolique reconnu par les autres internautes et qui s'apparente au gouvernement par les savants de Saint-Simon.

c) Identité individuelle

L'identité retournée porte en elle une problématique de la rupture qui, dans l'utopie, se manifeste par un refus de la transmission sur le plan social comme sur le plan individuel. Instaurer l'égalité dans le système politique modifie en profondeur les relations privées et permet de s'opposer aux hiérarchies traditionnelles, à l'ordre

[47]Thomas More, *L'Utopie, op. cit.*, p. 200-201.
[48]Saint-Simon, " Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains ", *Oeuvres, tome I*, Paris, Anthropos, 1966, p. 7-60.
[49] Francis Bacon, *La Nouvelle Atlantide* , (1627), Paris, Flammarion, 1995.

immémorial auquel toutes les créatures sont censées se conformer. Concevoir l'éducation comme une instance à même de produire l'homme nouveau, c'est en faire une oeuvre de rupture et non de reproduction : la cité utopique devient le lieu où chacun peut rompre avec le passé, avec la société, et se remodeler de fond en comble. La notion de retournement de l'identité met en lumière les possibilités ouvertes par le réseau à l'exploration de l'identité par l'usage du pseudonyme et par l'anonymat qu'il autorise. C'est là une autre forme de retournement symbolique, dans laquelle les participants aux groupes de discussion en direct forgent patiemment une identité différente de celle qui est la leur dans la réalité, et qui va souvent jusqu'au changement de sexe textuel[50]. C'est là une dimension utopique, parce que les groupes se situent dans un hors-lieu social ; utopique, parce qu'ils permettent la création d'une identité nouvelle et temporaire, qui n'a de vérité que dans l'instant du jeu, librement choisie par l'individu et non imposée de l'extérieur par le déterminisme du corps donné à chacun en partage ou par l'identité sociale construite à partir du donné de chacun. Fantasme d'auto-suffisance, d'omnipotence narcissique, de naissance hors père et mère, d'être hors-pair ? Certes - mais l'utopie aspire-t-elle à autre chose ? Dans l'ordre utopique, l'individu se conçoit en rupture avec le passé et donc auto-généré, dans un fantasme de toute-puissance qui le rapprocherait dangereusement de la folie, s'il n'était contrebalancé par tout l'imaginaire qui fait de la cité utopique elle-même une mère/père nourriciers. L'Internet s'apparente à cette cité protectrice par l'espace ludique auquel il donne accès et qui fait du réseau le lieu potentiel de nouvelles interactions sociales . L'Internet donne à l'individu un espace qui, tout en étant un non-lieu, n'en demeure pas moins le *eu-topos*, le bon lieu, où peut s'exercer sa liberté.

[50]Sherry Turkle, *Life on the Screen : Identity in the Age of the Internet*, New-York, Simon and Schuster, 1995.

L'Amérique et l'utopie

L'utopie, aussi ancrée qu'elle soit dans le non-lieu, entretient pourtant dès l'origine des liens privilégiés avec l'Amérique récemment découverte, qui se perçoit en filigrane dans les oeuvres de More, Campanella ou Francis Bacon. La présence de populations apparemment organisées en sociétés égalitaires suscite des questionnements d'ordre politique, mais aussi religieux, puisqu'on se demande s'ils ne sont pas comme des survivants de l'âge d'or, exempts du péché originel[51]. Mais c'est dès le dix-huitième siècle que l'Amérique, en accédant à l'indépendance, va offrir au projet utopique un lieu privilégié, " le lieu de concordance utopique du livre et de la réalité, (...) l'étoffe où tailler l'avenir "[52] selon la formule de Jacques Rancière. C'est là que la nouvelle société peut, croit-on, se constituer selon les principes des cités idéales, et l'Etat voir son rôle rétrécir au profit d'un individu toujours plus central, quoique le plus souvent lové dans une communauté qui contribue puissamment à le définir. La Révolution française fournira à l'Europe le même espoir d'une société tendue vers la réalisation du bonheur terrestre : pour l'Amérique comme pour la France, il s'agit de rompre avec le passé, parce qu'il représente toute l'accumulation des dévoiements, des abâtardissements, des tâtonnements qui - dans une perspective platonicienne - voilent la bonté fondamentale de l'être humain. L'un des moteurs de cette rupture, nous le verrons ci-dessous, c'est le savoir et l'un de ses prolongements, la technologie. Les Etats-Unis, considérés comme un terrain d'expérimentation grandeur nature autant par les Européens que par les Américains eux-mêmes, vont focaliser à la fois l'imaginaire d'une société neuve et d'une technologie rédemptrice.

---

[51]Raymond Trousson, *D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 83.
[52]Jacques Rancière, " Sens et usages de l'utopie ", *op. cit.*, p. 56.

L'Internet fonde une partie de sa séduction sur cette représentation de l'Amérique en tant que métonymie d'une modernité mise en place par la technologie.

Cet univers en rupture, qui est défini par une opposition Nouveau Monde/Vieux Monde offre donc un champ d'expérimentation à l'utopie, et de très nombreuses expériences de communes seront menées sur le territoire américain. L'une des plus célèbres est l'Icarie de l'utopiste communiste français Jacques Cabet[53]en 1848. Mais les expériences se sont poursuivies jusqu'à l'époque contemporaine, culminant dans le quartier hippie de Haight-Ashbury à San-Francisco, pendant les années soixante[54], ou la commune fouriériste de Togetherness[55]. La perception de l'Amérique comme un territoire vierge, toujours à conquérir, mais aussi propre à remodeler l'être humain, passe par deux notions dont les ramifications s'enchevêtrent et informent l'imaginaire de l'Internet : il s'agit de la nouvelle frontière, d'une part, et de la représentation cartographique de l'Internet d'autre part.

a) La nouvelle frontière et l'autoroute de l'information

On a pu comparer Internet à " la nouvelle frontière "[56], terme couramment appliqué, dans les années soixante, à la conquête de l'espace inter-planétaire. La nouvelle frontière fait bien sûr référence au concept qui, pour l'historien américain Frederick J. Turner, modèle la psychologie américaine au dix-huitième et dix-neuvième siècles. Le concept de frontière a pour connotations l'aventure, l'attrait de

[53]Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces, op. cit.*, p. 349 ; Raymond Trousson, *D'utopie et d'utopistes, op. cit.*, p. 95-96.
[54]Christiane St-Jean-Paulin, *La contre-culture, op. cit.*, p. 52-79.
[55]Dominique Desanti, " San-Francisco : des hippies pour Fourier ", *Topique : revue freudienne, Charles Fourier*, n° 4-5, octobre 1970, p. 205-212.
[56]Cette comparaison est due notamment à John Perry Barlow, l'un des fondateurs de l'*Electronic Frontier Foundation.*

l'inconnu et la conquête de nouveaux territoires avec, en toile de fond, le rêve de fortunes immenses. Il se manifeste à l'heure actuelle dans la presse économique, qui représente l'Internet comme un espace peuplé d'entrepreneurs audacieux, d'investisseurs tout prêts à engager du capital-risque dans des entreprises à la croissance foudroyante[57]. La frontière imprégne si profondément les représentations nationales américaines que certains historiens lui attribuent un rôle de premier plan dans les conflits qui ont amené l'indépendance. En effet, en 1763, la Couronne britannique raffermit son emprise sur ses colonies par diverses mesures fiscales et proclame en outre que la colonisation du continent doit s'arrêter au massif des Alleghany, ces montagnes qui font partie de la chaîne des Appalaches, situées dans ce qui est actuellement la Pennsylvanie, le Maryland et la Virginie. L'émoi est intense dans les colonies, et " dès 1763, le conflit avec la couronne britannique a pour enjeu explicite *la frontière* "[58]. C'est que l'expansion territoriale fait partie intégrante des mythes fondateurs de l'Amérique. Aussi, lorsqu'en 1890, le commissaire chargé du recensement écrit que l'abondance des colons à l'Ouest fait que l'on ne peut plus parler de frontière aux Etats-Unis, c'est un sentiment d'enfermement qui prévaut. La clôture officielle de la frontière et donc de la possibilité de défricher ou de coloniser de nouveaux territoires, crée une véritable crise de l'imaginaire américain, comme si, en acquérant la finitude, l'horizon soudain rétrécissait. Si Frederick J. Turner a une influence aussi prépondérante, c'est en partie parce qu'il installe durablement le concept de frontière dans l'auto-célébration d'un caractère national spécifiquement américain, ontologiquement différent de l'Europe : Turner rallie les constructions

[57]Roger W. McChesney, " The Internet and U.S. Communication Policy-Making in Historical and Critical Perspective ", *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 1, n° 4, 1996, <http://www.jcmc.huji.ac.il/vol1/issue4/mcchesney.html>.

[58]Michel Korinman et Maurice Ronai, " Les idéologies du territoire ", *in* François Châtelet, Gérard Mairet (sous la dir. de), *Histoire des idéologies : savoir et pouvoir du XVIIIè au XXè siècles, op. cit.*, p. 240, italiques dans le texte.

utopiques lorsqu'il affirme que la frontière, conçue dans sa dimension de rupture avec l'Europe, est ce qui permet à l'homme nouveau de se constituer : " Des conditions de vie sur la frontière ont émergé des caractéristiques intellectuelles d'importance majeure : (...) la rudesse et la force combinées à l'intelligence et à la curiosité et une tournure d'esprit pragmatique et inventive. (...) Malgré l'environnement et malgré les traditions, chaque frontière a en effet fourni (...) un moyen d'échapper à la servitude envers le passé ; et la fraîcheur, et l'assurance et le mépris pour l'ancienne société, l'impatience envers ses contraintes et ses idées, et l'indifférence pour ses leçons ont accompagné la frontière "[59]. Dès 1893, donc, lorsque Turner présente son " hypothèse de la frontière " lors du congrès de l'*American Historical Society*, la frontière qui n'a plus d'existence territoriale est replacée au centre de l'imaginaire américain pour construire et légitimer un homme nouveau dans une société neuve. C'est cette idéalisation turnérienne qui permet d'interpréter la conquête de l'espace, puis la création du concept d'espace virtuel comme autant de tentatives d'échapper à ce sentiment collectif d'enfermement et de retrouver les espaces infinis des commencements.

Une autre métaphore propre à l'Internet est celle des autoroutes de l'information. Steven Jones fait remarquer que le projet d'autoroutes de l'information, et le mot 'autoroute' lui-même[60], sont une référence directe au projet de mise en place d'infrastructures routières modernes par Eisenhower après la seconde guerre

[59]Frederick J. Turner, " The Significance of the Frontier in American History ", *The Frontier in American History*, New-York, Henry Holt &Cy, 1921, p. 1-16. Texte reproduit intégralement sur l'Internet, <http://xroads.virginia.edu/~hyper/turner> : " From the conditions of frontier life came intellectual traits of profound importance. (...) That coarseness and strength combined with acuteness and inquisitiveness ; that practical, inventive turn of mind (....) in spite of custom, each frontier did indeed furnish a new field of opportunity, a gate of escape from the bondage of the past ; and freshness, and confidence, and scorn of older society, impatience of its restraints and ideas, and indifference to its lessons, have accompanied the frontier.", p. 15-16, notre traduction.

[60]L'expression est due au vice-président des Etats-Unis, Al Gore. Le texte complet de son discours sur les autoroutes de l'information, qui fait usage de la plupart des *topoi* sur le réseau, figure en annexe n° 2.

mondiale[61]. On peut supposer que ce grand projet de travaux publics, héritier du *New Deal*, permettait de donner corps à tout un imaginaire lié à l'errance sur la grand route. La route, qui est l'un des vecteurs de la colonisation puisqu'elle permet de poser la marque de la civilisation sur un territoire censé être vierge, va donc de pair avec la célébration de la nouvelle frontière. Rappelons que Walt Whitman a consacré à la route des cadences célèbres, donnant à l'invention de la liberté individuelle par le poète une représentation spatiale :

> Afoot and light-hearted I take to the open road,
> Healthy, free, the world before me,
> The long brown path before me leading wherever I choose. (...)
> O public road, (...)
> You express me better than I can express myself,
> You shall be more to me than my poem[62].

La métaphore de l'autoroute de l'information est donc chargée de connotations qui vont de l'utopie à la frontière et à l'individualisme américain, interprété comme la qualité destructrice de l'ancienne société corrompue et créatrice d'une société nouvelle, plus proche de l'idéal. L'Internet se nourrit de ces représentations, qu'il s'agisse de la frontière en tant qu'espace-limite, toujours à explorer, ou de l'homme nouveau prêt à s'engager sur une route qui le ménera vers l'inconnu. Cette comparaison entre la conquête du territoire américain et l'invention de l'espace virtuel est prise au pied de la lettre : ainsi, l'une des associations les plus anciennes vouée à l'Internet se nomme-t-elle *EFF - Electronic Frontier Foundation*, renvoyant ainsi

---

[61]Steven G. Jones, " Understanding the Community in the Information Age ", *in* Steven G. Jones, (sous la dir. de), *Cybersociety : Computer-Mediated Communication and Community*, Thousand Oaks, Ca., Sage Publications, 1995, p. 10.

[62]Walt Whitman, " Song of the Open Road ", *Leaves of Grass*, (1891-1892), New-York, London, Norton , 1973, p. 149, l. 1-3 et p. 151, l. 46-48.
" A pied et le coeur léger, je pars sur la grand-route
Bien portant, libre, le monde devant moi,
Le long chemin brun devant moi conduit partout où je voudrai (...)
O route publique (...)
Tu m'exprimes mieux que je ne puis m'exprimer moi-même
Tu seras plus pour moi que mon poème ", *in* Walt Whitman, *Feuilles d'herbe*, traduction de Roger Asselineau, Paris, Aubier/Flammarion, 1972, p. 241 et p. 244.

directement au mythe des origines américain. John Perry Barlow qui, avec Mitchell Kapor, est l'un des fondateurs de cette association vouée à défendre l'Internet des intrusions de l'Etat, écrit d'ailleurs : " le cyberespace, dans sa condition actuelle, a beaucoup de traits communs avec le Far-West au dix-neuvième siècle. Il est vaste, il n'en existe aucune carte, il est ambigu d'un point de vue culturel et légal, (...) on s'y oriente difficilement et on cherche à s'en emparer. (...) La plupart des véritables habitants du lieu sont solitaires et indépendants "[63]. De la même façon, le titre original du livre de Howard Rheingold mentionne non pas les autoroutes de l'information, trop modernes pour susciter le rêve, mais bien la colonisation des territoires de la frontière[64]. C'est ainsi également que l'accès au réseau se fait obligatoirement grâce à un navigateur - et dans ce cas précis, la traduction française du terme anglais " *browser* " adhère parfaitement à la réalité de ces guides incertains d'un univers peu balisé que sont Netscape ou Internet Explorer, entre autres. C'est ainsi enfin que des cartes routières de ce nouveau territoire sont publiées (figure 20 et 21), rendant ainsi sa dimension littérale à la métaphore de l'autoroute de l'information, et renvoyant du même coup à la liberté individuelle rendue possible par la route infinie.

b) La cartographie virtuelle

Les territoires virtuels dont nous apercevons ci-dessous un détail semblent créer une réalité spatiale calquée sur le monde tangible : les voies d'accès aux sites ressemblent aux ramifications de routes ou de rivières, les grandes catégories - enseignement, gouvernement, par exemple - figurent les continents. Enfin, un index

[63]John Perry Barlow, " Crime and Puzzlement ", *in* Peter Ludlow, (sous la dir. de), *High Noon on the Electronic Frontier : Conceptual Issues in Cyberspace*, Cambridge, MA, The MIT Press, 1996, p. 460 : " Cyberspace, in its present condition, has a lot in common with the 19th century West. It is vast, unmapped, culturally and legally ambiguous (...) hard to get around in, and up for grabs. (...) Most of the actual natives are solitary and independent " (notre traduction).

[64]Le titre original est *The Virtual Community : Homesteading on the Electronic Frontier, op. cit.*

(figure 22)[65] introduit un second niveau de sens, car il retrace le quadrillage rigoureux de l'espace virtuel selon le système de l'abscisse et de l'ordonnée qui permet de s'y repérer selon un ordre alphabétique des plus rationnels. Selon l'analyse de Louis Marin, " la carte est d'abord un filet d'itinéraires ; le plan, un système de parcours potentiels ".[66] La carte du réseau permet donc de le baliser et de le rendre familier, de lui faire perdre son étrangeté et de le rendre ainsi maîtrisable. C'est la raison pour laquelle la rigueur de la représentation géométrique est adoptée, car elle vise à impartir au réseau la crédibilité, voire le crédit qu'on accorde à un phénomène susceptible de description, de catégorisation et de classement : c'est une manifestation du réel. Les cartes du cyberespace sont des représentations graphiques, donc matérielles, d'informations qui sont, elles, immatérielles : l'activité cartographique, quand elle s'applique à l'Internet, tend à fixer une information fluide et mouvante afin de nous donner une prise sur elle et de nous redonner le sentiment d'une spatialité ainsi que d'une continuité familières. C'est en cela que les cartes du cyberespace sont au moins autant des cartes de nos désirs et de nos angoisses, de nos présupposés et de notre vision du monde.

[65]Shelly Brisbin, Jason Snell, Geoff Duncan et alii, *Mac User Internet Road Map.*
[66]Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces, op. cit.*, p. 332.

152

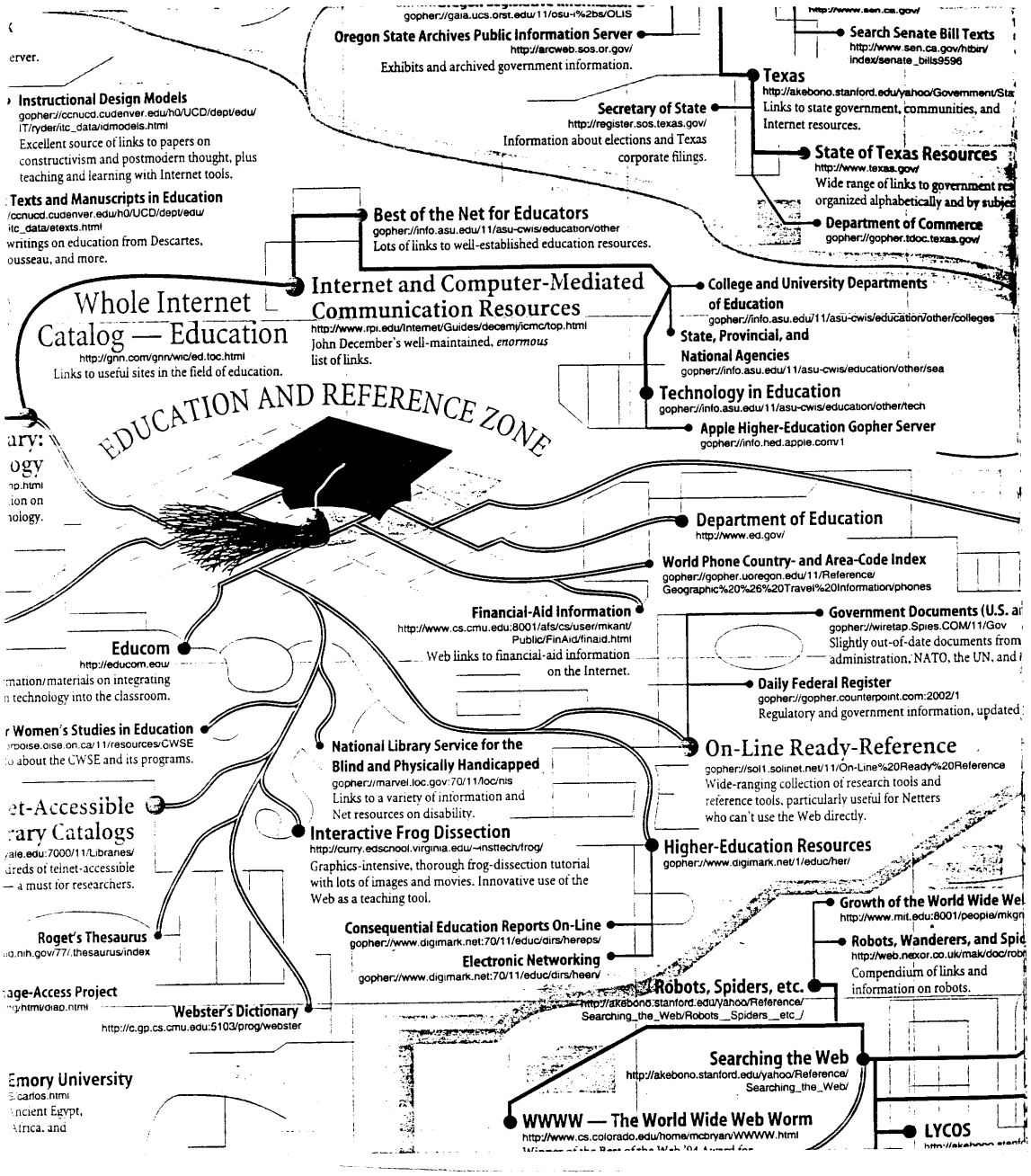


Figure 20 : détail d'une carte de l'Internet : enseignement

Figure 20 : détail d'une carte de l'Internet : enseignement

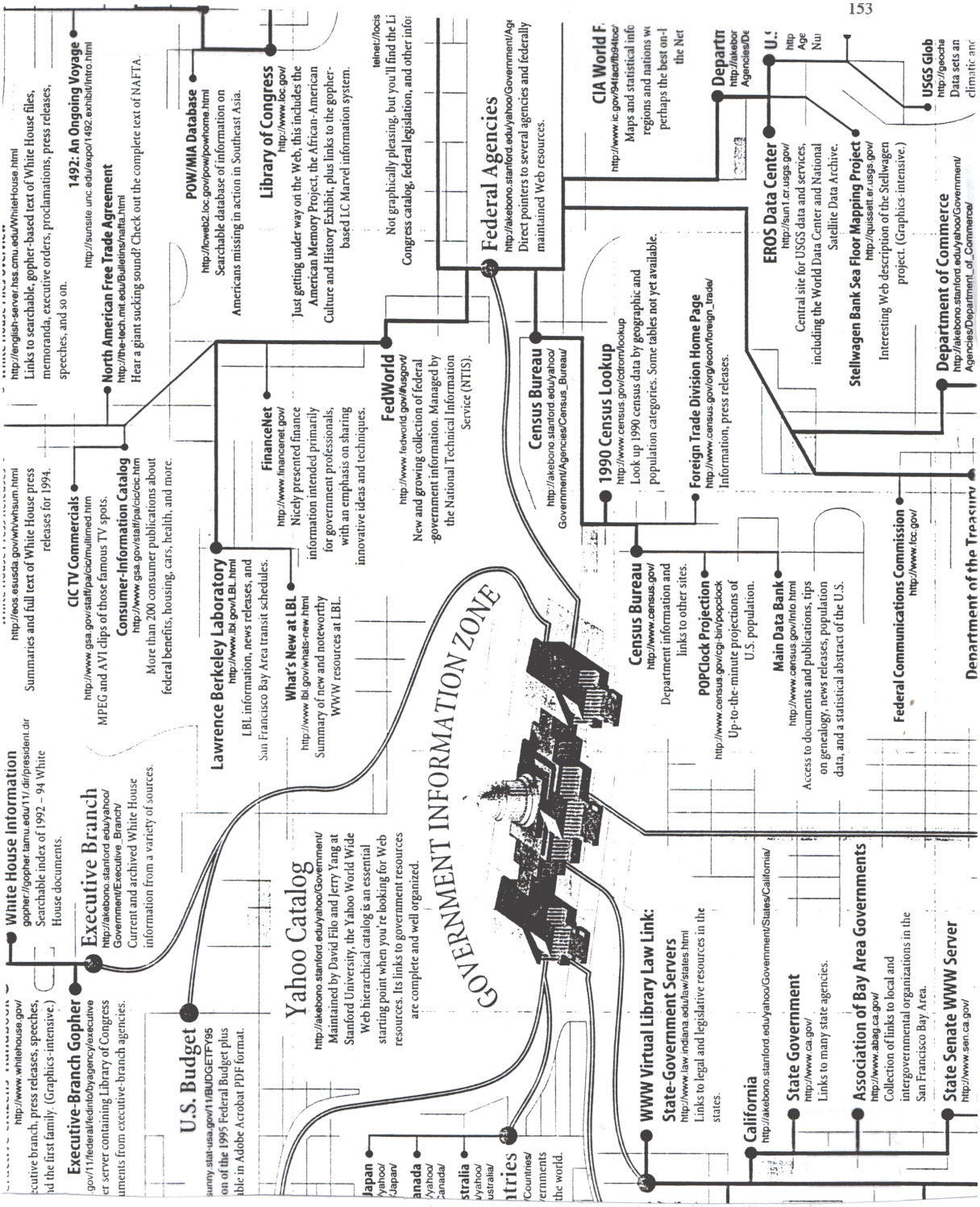
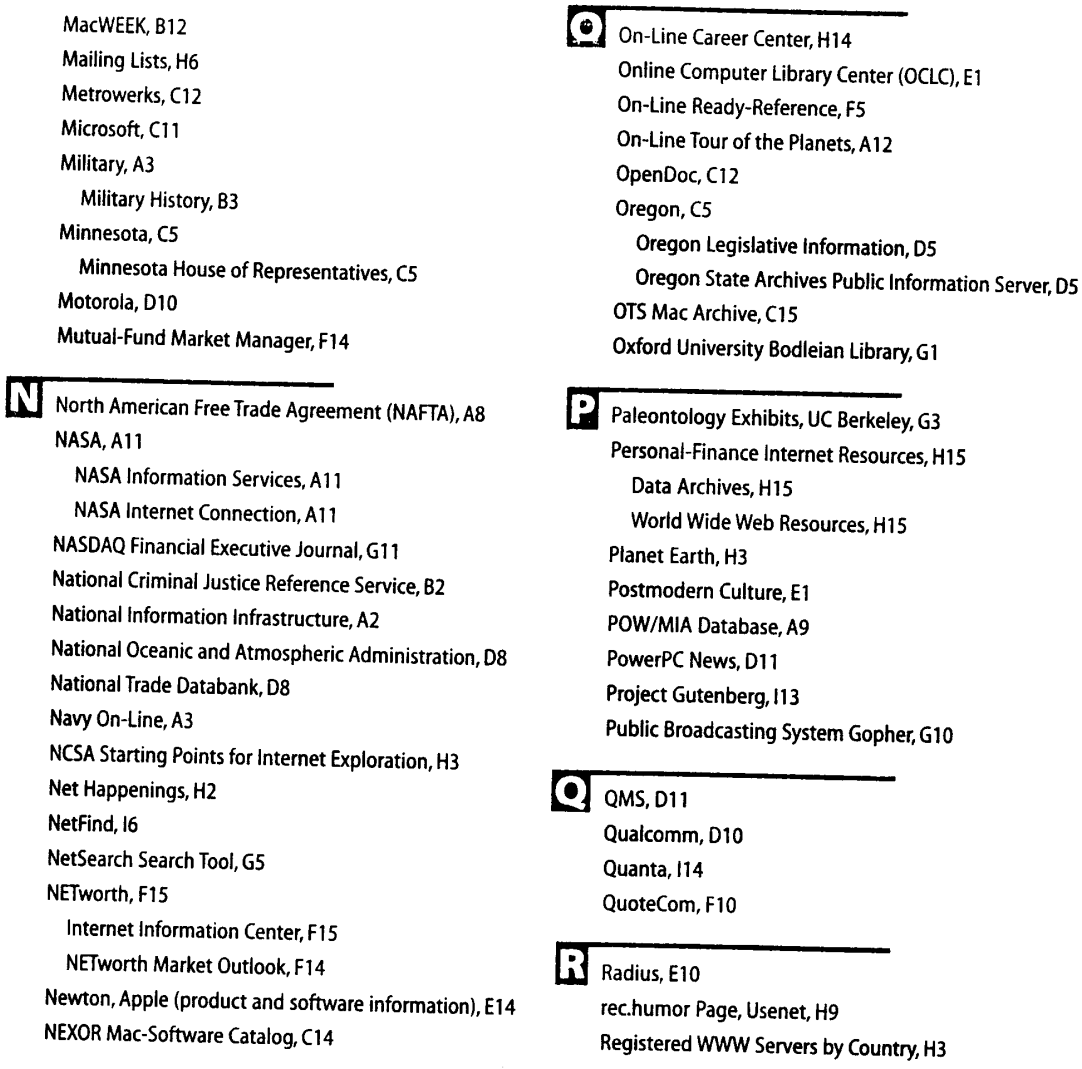


Figure 21 : détail d'une carte de l'Internet : sites du gouvernement américain


MacWEEK, B12
Mailing Lists, H6
Metrowerks, C12
Microsoft, C11
Military, A3
Military History, B3
Minnesota, C5
Minnesota House of Representatives, C5
Motorola, D10
Mutual-Fund Market Manager, F14

N
North American Free Trade Agreement (NAFTA), A8
NASA, A11
NASA Information Services, A11
NASA Internet Connection, A11
NASDAQ Financial Executive Journal, G11
National Criminal Justice Reference Service, B2
National Information Infrastructure, A2
National Oceanic and Atmospheric Administration, D8
National Trade Databank, D8
Navy On-Line, A3
NCSA Starting Points for Internet Exploration, H3
Net Happenings, H2
NetFind, I6
NetSearch Search Tool, G5
NETworth, F15
Internet Information Center, F15
NETworth Market Outlook, F14
Newton, Apple (product and software information), E14
NEXOR Mac-Software Catalog, C14

O
On-Line Career Center, H14
Online Computer Library Center (OCLC), E1
On-Line Ready-Reference, F5
On-Line Tour of the Planets, A12
OpenDoc, C12
Oregon, C5
Oregon Legislative Information, D5
Oregon State Archives Public Information Server, D5
OTS Mac Archive, C15
Oxford University Bodleian Library, G1

P
Paleontology Exhibits, UC Berkeley, G3
Personal-Finance Internet Resources, H15
Data Archives, H15
World Wide Web Resources, H15
Planet Earth, H3
Postmodern Culture, E1
POW/MIA Database, A9
PowerPC News, D11
Project Gutenberg, I13
Public Broadcasting System Gopher, G10

Q
QMS, D11
Qualcomm, D10
Quanta, I14
QuoteCom, F10

R
Radius, E10
rec.humor Page, Usenet, H9
Registered WWW Servers by Country, H3

Figure 22 : index alphabétique des sites

Figure 22 : index alphabétique des sites

Quels sont donc les parcours possibles que cette carte présente ? Les sites officiels, le ministère de l'Education, les universités. Les seuls sites commerciaux sont ceux d' *amazon.com*, qui s'arroge le titre de plus grande librairie du monde et ceux des

constructeurs informatiques. Une telle insistance sur la culture savante, les livres, les manifestations du pouvoir, un tel déni de la culture populaire ou de l'élément ludique pourtant si présents sur le Net n'est pas uniquement le fruit d'une stratégie commerciale visant à privilégier une seule société; c'est aussi une façon d'assimiler le réseau aux plus hautes instances de la culture et du pouvoir et de lui donner ainsi sa légitimité symbolique.

On peut également noter la publication, en France, d'un *Guide du routard Internet*, qui propose de bonnes adresses et des prix raisonnables, tout comme s'il s'agissait d'un territoire réel à explorer[67] : la collection des 'guides du routard' n'a eu, jusqu'à présent, que des pays ou des régions bien tangibles dans ses catalogues. Tout se passe donc comme si l'on acceptait implicitement l'idée que le territoire virtuel est assimilable aux territoires tangibles, sans être leur double, mais en tant que représentation. L'opération cartographique, accompagnée par la production d'un guide touristique place l'Internet au coeur d'une intertextualité, celle qui accompagne le discours sur le territoire, qui vise à neutraliser l'effet d' " irréalité " dont souffre encore le réseau, lui attribuant ainsi un peu de la profondeur de l'espace vécu.

L'intertextualité propre à l'activité cartographique joue d'une autre façon encore : la cartographie classique en effet, depuis Ptolémée au 2ème siècle de notre ère, se fonde sur le postulat d'un espace continu et stable, quand bien même il inclut des territoires encore inexplorés ; elle utilise par ailleurs un système de latitude et de longitude qui permet de mesurer les distances et de décrire le territoire sans pour autant se substituer à lui : selon l'adage classique, " la carte n'est pas le territoire ". La

[67] Guides du Routard, *Internet*, Paris, Hachette, 1997.

cartographie fournit une véritable méthodologie de la représentation qui présente l'immense avantage d'être transposable à tous les territoires et donne ainsi le moyen de délimiter des domaines, d'attribuer des droits de propriété : " les domaines que les explorateurs portent sur les cartes, et les cartes qu'ils produisent, ouvrent des territoires à des intérêts [économiques] qui les considèrent autrement. (...) Qu'il s'agisse de mines d'or, de forêts ou (...) de cultures humaines, les cartes servent de plan, de modèle et fournissent un programme détaillé en vue de leur exploitation future ".[68] Les cartes permettent ainsi d'apprivoiser ce qui jusque-là échappait à la connaissance et d'en préparer l'exploitation économique. Or c'est précisément ce qu'elles ne peuvent accomplir dans le cas de l'Internet, caractérisé par la fluidité et la mutabilité : toute carte, aussitôt publiée, est obsolète,d'une part, puisque le cyberespace est par définition a-géographique et ne peut se plier durablement à aucune méthodologie de la représentation, et d'autre part en raison de la modification constante des sites et des itinéraires permettant de les rejoindre. Tout se passe comme si la géographie de ce territoire virtuel refusait de se prêter au minimum de stabilité que présuppose une activité économique profitable. L'enchevêtrement des réseaux, même appprivoisé par la symbolique de la représentation géographique, demeure rétif à toute vision d'ensemble qui en permettrait l'exploitation économique rationnelle.

C'est pourquoi ces cartes censées refléter une réalité hautement technologique ont en commun avec les cartes médiévales des " terrae incognitae " une acceptation implicite du flou, de l'imprécis, de l'incertain. Il n'y a aucun parcours total, du centre à la périphérie ou inversement, précisément parce que les notions de centre et de périphérie perdent leur sens. L'attribution des noms de domaine elle-même, censée

[68]Staple, Gregory C., " Notes on Mapping the Net : from Tribal Space to Corporate Space " in *Global Telecommunications Traffic Statistics and Commentary*, disponible sur Internet à l'adresse suivante : <http:\\www.geog.ucl.ac.uk/casa/martin/geography_of_cyberspace.html>.

délimiter des aires réservées à la science, au commerce ou à l'Etat, n'échappe pas à ce mouvement puisqu'il a fallu ajouter aux huit noms de domaine prévus à l'origine de multiples catégories supplémentaires : c'est un peu comme si la Terre s'enrichissait sans trêve de nouveaux continents, comme si l'Internet était une 'frontière' que l'on ne peut explorer de façon exhaustive. Comment alors rendre compte d'un " territoire " dont les contours sont indiscernables, dont la seule constante est le changement ? Tous les cartographes d'Internet, donc, assortissent leurs conseils de mises en garde sur les limites de fiabilité des informations fournies. Cette attitude elle aussi fait de chaque internaute un aventurier - qui se ressent comme tel et transforme l'horizon géographique virtuel en ligne de fuite, où peuvent se mêler le mode d'être si américain de l'errance, les frontières forcément mouvantes grâce auxquelles les contraintes spatiales peuvent être dépassées et donner naissance à une société nouvelle.

La frontière cependant, est dans la conception turnérienne classique une " zone-contact entre civilisation et sauvagerie en perpétuel mouvement "[69]. Une telle interprétation du concept de frontière, en introduisant une dimension de réversibilité, y ajoute une connotation inquiétante : la frontière est le lieu où la loi n'est pas encore advenue, où peut donc se déployer tout un imaginaire de nature dangereuse, dépourvue de toute empreinte humaine. C'est là le second volet de l'imaginaire qui sous-tend l'Internet et qui est complémentaire du précédent. Le territoire vierge de la frontière fusionne en une seule image complexe un ailleurs où tout est possible, la mise en place d'une nouvelle société comme la perte irrémédiable de l'ancienne, soulignant ainsi encore plus nettement les rapports de proximité que l'Internet entretient avec l'idée utopique comme avec son double obscur, l'anti-utopie, qui en est indissociable. Nous

[69]François Brunet, Catherine Lejeune, " Explorations et Frontières aux Etats-Unis : Présentation ", *Cahiers Charles V*, n° 25, décembre 1998, p. 6.

nous attacherons, dans le chapitre suivant, à définir les grands axes le long desquels s'ordonne l'anti-utopie, ainsi que les divers points de jonction par lesquels le discours sur l'Internet s'y rattache.

L'internet et l'anti-utopie

Le second axe majeur de l'utopie la tire vers une vision prescriptive et normative du monde, qui représente la tension de l'utopie vers l'autoritarisme. De nombreux comportements sont réprouvés, comme l'oisiveté ou l'ivrognerie, reflétant ainsi " l'humanisme moralisant et évangélique "[70]. Mais le texte utopique va plus loin puisqu'il prescrit les conduites, qu'elles soient personnelles ou sociales : de la tenue vestimentaire de chacun aux règles alimentaires, des comportements sociaux aux principes architecturaux, tous les domaines de l'activité humaine sont décrits et réglementés afin de promouvoir une société harmonieuse. Ces préceptes semblent très proche d'un déni de la liberté. C'est d'ailleurs ainsi que ce rigoureux ordonnancement est conçu par Cioran : " On y est astreint à un bonheur fait d'idylles géométriques, d'extases réglementées, de mille merveilles écoeurantes " [71]. Ces trois oxymores désignent très précisément le paradoxe inhérent au concept d'utopie, dans la mesure où il est indissociable de la dérive autoritaire. Tout un pan de l'écriture utopique cherche en effet à réaliser un contrôle intégral de l'être humain, et lui dénie sa capacité d'autorégulation, d'une part, et son droit à la singularité, d'autre part. Le paradoxe est donc inscrit au coeur même du projet utopique : précisément parce qu'il cherche à créer un être humain d'un type nouveau, il tend vers la normalisation de l'individu.

---

[70]Bronislaw Baczko, *Les imaginaires sociaux : mémoires et espoirs collectifs, op. cit.*, p. 82.
[71]Emile M. Cioran, *Histoire et utopie, op. cit.*, p.106.

Les deux mouvances contradictoires qui animent le projet utopique ont donné naissance à une sorte de réplique noire de l'utopie, que les auteurs anglais nomment « dystopie »[72], néologisme dont le préfixe dénote un champ sémantique péjoratif. Dès le dix-huitième siècle, l'anti-utopie ou contre-utopie décrit non pas la société idéale, mais la société pervertie et remplit donc avant tout une fonction satirique ainsi qu'une fonction de mise en garde. Les exemples contemporains comme le *1984* de George Orwell[73] ou le *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley[74] ainsi que leur innombrable descendance dans la littérature de science-fiction, font usage du discours utopique, qui constitue leur hypotexte, pour en démonter les ressorts et en signaler les dérives. Tous deux utilisent la technique du détournement de la convention littéraire pour dépeindre un monde en quelque sorte tellement saturé de prescriptions humaines, de réglements et de lois qu'il en devient inhumain. Cioran définit ainsi cette tendance à prescrire comme « le grotesque *en rose*, le besoin d'associer le bonheur, donc l'invraisemblable, au devenir, et de pousser une vision optimiste, aérienne, jusqu'au point où elle rejoint son point de départ, le cynisme, qu'elle voulait combattre. En somme, une féerie monstrueuse »[75]. En d'autres termes, ces mondes anti-utopiques ne font rien d'autre que de pousser à l'extrême l'élan normatif contenu dans le modèle utopique de Thomas More. L'éducation s'y décline en conditionnement, le devoir de transparence devient la présence obsédante du télécran orwellien, tandis que la cité idéale prend les traits d'une prison à l'échelle de tout le territoire. L'anti-utopie est ainsi avant tout un discours sur l'utopie elle-même, une mise en garde contre le pouvoir exorbitant qui peut être exercé au nom de la raison même.

[72]Marion Wynne-Davies, *"dystopia"* , article « Utopian Literature », *The Penguin Guide to English Literature*, Harmondsworth, England, Bloomsbury Publishing Ltd, 1989, p. 990.
[73]George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, (1949), London, Penguin Books, 1989.
[74]Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, (1932), Paris, Plon, 1993.
[75]Emile M. Cioran, *Histoire et utopie, op. cit.*, p. 45.

C'est cette dimension de mise en garde qui prédomine dans les énoncés que nous avons étudiés comme dans les analyses de nombreux commentateurs. La vision anti-utopique fait du réseau un dispositif propre à robotiser et à uniformiser tous les humains. L'espace virtuel est perçu comme un territoire soumis à la surveillance. L'Internet serait alors un moyen de contrôle social généralisé, utilisant le dispositif panoptique décrit par Foucault pour inscrire dans des corps en pleine débâcle la marque d'un pouvoir d'autant plus insidieux qu'il est disséminé[76]. Les réseaux informatiques ont, il est vrai, la capacité de stocker l'information et de garder une trace de chacune des connexions au réseau ou des transactions qui y ont été menées. L'individu peut être fiché pour des besoins policiers tout aussi facilement que pour des besoins commerciaux ; la CNIL (Commission Nationale Informatique et Libertés) est d'ailleurs issue en droite ligne de ces préoccupations, en 1978. En dépit de ces garde-fous juridiques, la crainte de se voir devenir totalement transparent, de se voir privé de toute intimité perdure. La vision anti-utopique de l'Internet descend en droite ligne de l'analyse des moyens de communication de masse en tant que facteur d'aliénation, telle que Adorno et Horkheimer, par exemple, en délimitent les contours[77], suivis par de très nombreux essayistes, comme Guy Debord ou Baudrillard, dont les textes font de la télévision le média qui isole et déréalise, et dont les analyses sont transposées à l'Internet clés en main. Paul Virilio dénonce « l'émergence d'une nouvelle sorte de télé-vision, non plus chargée d'informer ou de divertir la masse des téléspectateurs, mais d'exposer, d'envahir l'espace domestique des particuliers »[78]. Cependant, le discours hostile à l'Internet ne s'attache qu'assez marginalement à dénoncer une dérive autoritariste possible. L'anti-utopie, dans le domaine de l'Internet, se manifeste dans

[76]Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 201.
[77]Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, « L'isolement par les communications », *La dialectique de la raison : fragments philosophiques*, (1944), Paris, Gallimard, 1974, p. 236-237.
[78]Paul Virilio, « Le règne de la délation optique », *Le Monde diplomatique*, Août 1998, p. 20.

trois domaines principaux : les représentations de l'espace, les représentations du corps et celles de la sociabilité.

a) Représentations de l'espace

Le discours anti-utopique sur l'Internet et l'espace se construit autour de l'opposition entre espace réel et espace virtuel. Si nous tentons une très brève description de ce que recouvre le concept d'espace, nous voyons que pour Kant, « l'espace n'est rien d'autre que la forme de tous les phénomènes des sens extérieurs, c'est à dire la condition subjective de la sensibilité sous laquelle seule nous est possible une intuition extérieure »[79]. Kant établit ici un rapport entre intériorité et extériorité, qui exercent l'une sur l'autre une influence mutuelle, qui se définissent l'une par rapport à l'autre. Par ailleurs, l'espace possède une dimension historique, politique et sociale : l'espace réel déploie des frontières, des limites, répartit des surfaces et des volumes qui manifestent les structures profondes d'une société ainsi que de son évolution : l'arc de triomphe napoléonien, la trouée des boulevards haussmanniens et la perspective des Champs-Elysées, par exemple, dénotent la mise en pièces d'un certain ordre politique et social au travers de la mise en pièces de Paris et de sa reconstitution sous une forme différente. En d'autres termes, l'arc de triomphe, les immenses avenues et la ligne d'horizon dégagée aussi loin que l'oeil peut porter spatialisent les structures politiques profondes du premier et du second Empire - pouvoir centralisateur, société hiérarchisée entre centre et périphérie - et contribuent à donner sa lisibilité à l'espace. La ville tout particulièrement, par ses réseaux de quartiers à la physionomie distincte, rend visible et lisible tout un imaginaire social fondé sur des règles de coexistence et de sociabilité. Ainsi pour Castells, « *l'espace est*

[79]Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1944, p. 55.

le support matériel des pratiques sociales du temps partagé, sachant que tout support matériel comporte toujours une signification symbolique. (...) L'espace rassemble les pratiques simultanées. C'est l 'articulation matérielle de cette simultanéité qui donne son sens à l'espace par rapport à la société»[80]. Cette définition est particulièrement fructueuse en ce qu'elle met en évidence l'imbrication de l'espace, du temps et du social. Nous pouvons y ajouter que l'espace est tout entier pénétré de représentations sociales, de codes à décrypter : l'espace est avant tout construit socialement.

L'espace virtuel, lui, ne permettrait, semble-t-il à ses détracteurs, l'inscription ni des codes sociaux ni des diverses hiérarchies. On ne peut y circuler dans des lieux précis, autrement qu'en ajoutant foi à une ligne de texte ou, de plus en plus, à une image qui tente de reproduire les circuits et lieux de rassemblement d'une ville réelle : divers sites rivalisent d'ingéniosité pour proposer des versions virtuelles du café, du salon, de la société savante, voire de la place du marché. Mais quel que soit le degré d'élaboration des images, on ne peut manquer de percevoir qu'il s'agit d'un texte, d'une abstraction : à ce titre, l'espace virtuel, c'est avant tout un espace mouvant, liquide, où les repères sociaux habituels n'ont plus cours. C'est en ce sens que la deuxième étymologie possible du mot 'utopie', évoquée plus haut, peut s'appliquer à l'Internet : le réseau des réseaux est un non-lieu pour tout ce qui concerne les représentations sociales, et à ce titre on craint de s'y perdre comme dans un espace labyrinthique.

Nous avons évoqué plus haut les convergences entre l'espace virtuel et le concept américain de la frontière : les connotations d'exploration, d'esprit pionnier en

[80]Manuel Castells, *La société en réseaux*, Paris, Fayard, 1998, p. 463, italiques dans le texte.

forment le versant positif. Mais nous pouvons ajouter que l'Internet, en se posant au niveau des représentations comme un doublon du monde réel, instaure une dialectique du réel et de l'imaginaire confinant parfois au vertige cosmologique. Ainsi, la découverte du Nouveau Monde avait poussé Montaigne, par exemple, à s'interroger : « Notre monde vient d'en trouver un autre, et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères ? »[81]. De la même façon, le concept d'espace virtuel suscite la crainte de la prolifération de mondes, qui, en ôtant à l'univers sensible son caractère unique et immuable, fait vaciller leur réalité et introduit un principe d'incertitude au coeur même de cette réalité. De même que selon l'adage économique, la mauvaise monnaie chasse la bonne, l'existence d'un espace virtuel met en doute la solidité de l'espace réel. L'espace virtuel entame l'espace réel dans sa singularité première, et cette itération déconstruit le modèle, le décentre, l'interprète et le transforme.

De ce vertige cosmologique découle la crainte de voir les internautes si bien s'adapter à l'espace virtuel qu'ils se désintéressent du réel et émigrent définitivement vers un monde de simulacres. Cette inquiétude, exprimée à maintes reprises dans le corpus de textes que nous avons analysés, se retrouve également dans l'univers romanesque d'Umberto Eco, dont l'un des personnages évoque sur le mode ironique « le caractère érotique des univers automatiques, la machine comme métaphore du corps cosmique», et les affinités des ordinateurs avec la drogue[82]. L' auteur de science-fiction William Gibson a imaginé ce monde de simulacres et créé le néologisme cyberespace pour désigner un dispositif double : d'une part un système de connexion homme/ordinateur, d'autre part, des bases de données toutes liées entre elles,

[81]Montaigne, « Des coches », *Essais*, Livre III, Chapitre VI, Paris, Hachette, 1948, p. 89.
[82]Umberto Eco, *Le pendule de Foucault*, (1988), Paris, Grasset, 1990, p. 231.

renfermées par d'innombrables ordinateurs éparpillés de par le monde[83], qu'il appelle la « matrice ». Ce double dispositif est digne d'attention dans la mesure où il renferme une part de préscience technologique : les ordinateurs reliés entre eux en réseau mondial. Mais il y a plus : si les hommes sont maintenus en état de perpétuelle et euphorique dépendance, c'est grâce à des hallucinations tirées de bases de données elles-mêmes constituées de fragments d'imaginaire humain. Cet auteur crée donc un dispositif propre à instituer une sorte de fusion entre l'humain et son imaginaire qui l'empêche de percevoir le monde dans son altérité et le pousse à un retrait solipsiste dans les profondeurs du moi. Un tel univers, tout entier tourné vers l'intérieur, dénie toute extériorité et court à la dissolution du lien social - qui ne manque pas de produire celle de l'univers physique lui-même. C'est une crainte similaire qui se fait jour lorsqu'il s'agit de l'Internet, mais la référence romanesque, deux fois évoquée, ne doit pas rester inexplorée et nous y reviendrons dans une section ultérieure. Il faut cependant garder à l'esprit la crainte que suscite l'individu fasciné par son écran d'ordinateur au point de se soustraire à toute vie sociale réelle pour se consacrer, littéralement à corps perdu, aux délices perverses de relations immatérielles et incorporelles.

b) Représentations du corps

Le corps représente la médiation, ou en termes informatiques, l'interface entre l'homme et le monde. Il faut insister sur le fait qu'il s'agit là d'une représentation de la corporéité, et que cette représentation est socialement construite, et donc soumise à la variabilité. La conception moderne du corps débute avec Descartes qui, en

[83]William Gibson, *Neuromancer*, New-York, Ace Books, 1984.

« établissant le corps comme une autre forme de la mécanique »[84], l'a hissé au rang de limite, de frontière entre l'homme et le monde environnant :

> « Le corps, en tant qu'élément isolable de la personne à qui il donne son visage, ne semble pensable que dans les structures sociétales de type individualiste où les acteurs sont séparés les uns des autres, relativement autonomes dans leurs valeurs et leurs initiatives. Et le corps fonctionne là à la façon d'une vivante borne frontière pour délimiter face aux autres la souveraineté de la personne. (...) Le corps de la modernité (...) traduit la clôture du sujet sur lui-même »[85].

Le corps, en outre, possède une fonction de marquage social, d'affiliation à un groupe, d'affirmation d'un statut social. L'apparence corporelle sert aussi à séduire l'autre ou à le repousser, et à ce titre joue un rôle dans les relations sociales. Enfin, le politique résonne dans le corps, qui est soumis au contrôle des institutions politiques et des acteurs économiques et à l'apprentissage de toutes les « techniques du corps » qui, comme Marcel Mauss l'a initialement montré, le modèlent en profondeur[86]. Michel Foucault a lui aussi, dans *Surveiller et punir*[87], décrit la discipline comme une technique politique du contrôle du corps. En d'autres termes le corps dans tous ses états possède une sémantique, est à la fois porteur et producteur de sens.

Or, dans le cyberespace, la corporéité se dissout, se résoud à un ensemble de signes linguistiques, fait l'impasse sur ce qui attribue traditionnellement une certaine lisibilité aux relations sociales. C'est l'analyse de Régis Debray, pour lequel « la simulation numérique, cet art de tête, met les nerfs et les muscles au chômage. (...) Plus de contact avec une matière. L'esprit s'est libéré de la main, le corps entier devient

[84]David Le Breton, *Sociologie du corps*, Paris, PUF, 1992, p. 29.
[85]*Ibid*., p. 34-35.
[86]Mauss, Marcel, « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, XXXII, n° 3-4, Paris, 1935, p. 271-293.
[87]Michel Foucault, *Surveiller et punir, op. cit.*

calcul, on a décollé de la terre. Liberté fabuleuse, payée par la perte du désir »[88]. Derrière le lyrisme de la formulation se retrouve l'ancienne dichotomie qui instaure un clivage définitif entre le corps et l'esprit. Mais il y a plus, car si l'identité de l'internaute est avant tout un texte, elle est aussi un texte éminemment public : l'Internet ne permet aucune intimité, tout texte aussi privé, secret, intime soit-il, peut être saisi, modifié, effacé par les autres comme par soi-même. Cette présence incorporelle, cette métamorphose du corps en texte, aboutit à le transformer en pur signifiant : le corps-texte est, comme l'argent pour Marx, une sorte « d'équivalent général », et il a donc l'universalité pour connotation. A l'époque moderne cependant, l'argent se dirige vers une dématérialisation toujours croissante, du 'liquide' au billet à ordre, au chèque et enfin à la carte de crédit qui transforme toute transaction en une ligne de texte sur un écran d'ordinateur. Poussons plus avant l'analogie et essayons de déterminer si les effets de la dématérialisation de l'argent peuvent nous éclairer sur ceux de la dématérialisation du corps dans la communication médiatisée par l'ordinateur.

Dématérialisation

Notons tout d'abord qu'en se dégageant de leurs supports matériels, l'argent comme le corps voient leur importance démultipliée. En ce qui concerne l'argent, nous sommes entrés de plein pied dans l'ère de l'économie immatérielle, où les flux d'information et les services égalent ou parfois surpassent en importance la circulation des biens tangibles. Quant au corps, son immatérialité nouvellement acquise le rend obsédant, et c'est peut-être l'une des raisons du champ apparemment infini que l'Internet, à la suite du Minitel, ouvre à la pornographie. Peut-être s'agit-il même de

[88]Régis Debray, *Vie et mort de l'image : une histoire du regard en Occident*, *op. cit.*, p. 304-305.

l'une des causes sous-tendant l'augmentation impressionnante du taux de personnes obèses dans les pays industrialisés, comme s'il s'agissait de réaffirmer la carnalité, le foisonnement des chairs face à l'abstraction toujours croissante, ou bien de réaffirmer en l'amplifiant démesurément l'espace occupé par le corps : ici l'aspect de 'borne-frontière' du corps joue un rôle majeur et souligne la dimension spatiale de la corporéité.

La période moderne est en outre marquée, depuis la première guerre mondiale, par la prédominance de l'inflation monétaire, qui en multipliant le papier-monnaie et donc les symboles de l'argent, aboutit à une véritable crise de l'ordre symbolique[89]. La remarque de Montaigne sur la découverte du Nouveau Monde[90] prend alors tout son sens et éclaire notre rapport à l'Internet et à ce que tout un chacun perçoit comme les atteintes que le réseau porte à la corporéité : le cyberespace crée une abondance de représentations d'espaces et une abondance de représentations du corps. Ce faisant, il attaque la valeur de nos représentations, tout comme la planche à billets attaque la valeur de la monnaie. L'inflation du symbolique sape ses fondements mêmes et aboutit à une crise de la représentation.

Par ailleurs, si le symbolique règne en maître sur l'Internet et notamment sur tous les canaux de discussion en direct, par le biais de l'écrit, la curiosité, le désir de voir le corps de l'autre sont exacerbés par l'austérité même du texte : l'usage de la photographie ou du dessin associés au texte se répand donc de plus en plus largement, notamment dans les pages personnelles mais aussi dans les forums de discussion en direct. L'échange de photographies numérisées y fait partie intégrante des codes de la

[89]Philippe Simonnot, *Le sexe et l'économie*, Paris, J.-C. Lattès, 1985, p. 194.
[90]Voir *supra* , p. 163.

sociabilité, manifestant ainsi le souci de combler ce manque-à-voir. Mais le corps s'échappe encore, puisque l'image n'en donne précisèment qu'une version plate, bi-dimensionnelle, désincarnée, dont l'authenticité reste invérifiable en dehors d'une rencontre face-à-face. Plus que jamais, l'identité de chacun se résume à une collection de signes dont le degré de référentialité demeure incertain. Dans ce cas encore, l'analogie avec l'argent se révèle féconde ; lui aussi est avant tout un ensemble de signes dont l'abstraction même peut créer le désir de toucher, de tenir l'argent dans sa matérialité toujours fuyante. C'est alors qu'il est fétichisé et thésaurisé, non pas pour la somme des possibles qu'il représente, mais pour sa consistance même, 'sonnante et trébuchante' ou crissante comme le papier monnaie ou encore lisse comme le plastique des cartes de crédit.

Il faut ajouter que la dématérialisation de l'argent renforce sa viduité, son caractère de forme dépourvue de contenu : « L'argent est vide - donc plein de tous les possibles - et en même temps il incarne la relation : c'est là le paradoxe de l'argent. Pur symbole ? 'Institution pure' comme dit Saussure du langage auquel Simmel compare l'argent »[91]. Simmel dans *Philosophie de l'argent*[92] avait mis en lumière le rôle de l'argent comme facteur de désengagement du corps : alors qu'à l'époque féodale, le corps est une valeur d'échange, l'abstraction introduite par l'argent met le corps hors-jeu : l'argent fonctionne alors avant tout comme relation, interaction[93]. De façon semblable, le corps dématérialisé dans le cyberespace, représenté par quelques lignes ou par un portrait qui est par essence mise à distance, le corps, donc, est vide, et

[91]Martine Grinberg, « Simmel et le lien social », *in* Jean-Yves Grenier, Alain Guery, Martine Grinberg *et alii, A propos de 'Philosophie de l'argent' de Georg Simmel*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 86.
[92]Georg Simmel, *Philosophie de l'argent,* (1907), Paris, PUF, 1987.
[93]Martine Grimberg, *op. cit.*, p. 83 : « Ainsi dans la chronologie du *jus primae noctis* (le droit pour le seigneur de passer la première nuit de noces avec la femme d'un de ses dépendants qui se marie), on passe d'une prise de corps de la femme, à l'autorisation de mariage demandée au seigneur, accordée en échange d'argent (...) et enfin paiement sans demande d'autorisation. Dans le cas repris par Simmel, l'argent est libérateur car il met le corps hors-jeu ».

pourtant plein de tous les sens possibles. Il devient une représentation ouverte à tous vents, incertaine, et par là il ouvre une aire supplémentaire aux jeux d'identité sur un mode fondamentalement ludique. Par les jeux infinis de masques et de miroirs que le réseau permet, il contribue à modifier la façon dont nous construisons notre identité et introduit la polysémie et le foisonnement du sens dans la représentation du moi.

Regard et corporéité

L'un des aspects majeurs de la communication interpersonnelle consiste en l'échange de regards. Selon l'analyse de David Le Breton[94], elle-même fondée sur celle de Georg Simmel[95], les usages en vigueur dans les sociétés occidentales font des yeux « les régulateurs de l'interaction », puisque le regard joue un rôle de confirmation, d'appui des paroles adressées à autrui. Le regard sert aussi à prendre en compte la présence de l'autre, ainsi qu'à voir sa propre existence prise en compte et reconnue. En d'autres termes, l'échange de regards possède une charge symbolique visant à conférer une reconnaissance ou un déni de l'identité sociale des individus. Or dans l'état actuel de développement du réseau, le regard mutuel ne tient qu'une place très marginale, dans la technique de la 'vidéo-conférence', où les interlocuteurs sont à même de se voir. Mais la qualité de l'image obtenue est faible et l'ensemble du dispositif exige des moyens techniques fort peu accessibles pour l'instant. Les acteurs d'une interaction ne peuvent voir de l'autre que ce que chacun accepte de donner à voir, portrait numérisé ou description écrite. La dimension de reconnaissance sociale contenue dans le regard subit ainsi un glissement, et va se loger, nous le verrons ultérieurement, dans d'autres domaines. Il en est de même pour le déni de reconnaissance sociale contenu dans le refus d'accorder un regard, par exemple. Loin

94David Le Breton, *Des visages* : *essai d'anthropologie*, Paris, Métailié, 1992, p. 150 *et passim.*
95Georg Simmel, *Essai sur la sociologie du sens : sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1981, p. 227, cité par David Le Breton, *op. cit.*

de mettre fin à tout ostracisme social, l'Internet au contraire recrée les conditions d'une interaction socialement contrôlée et chargée symboliquement, mais par d'autres voies que celles empruntées par le regard[96].

Les conversations médiatisées par l'ordinateur, enfin, éveillent la crainte d'une modification de la personne humaine par déficit de perception de son épaisseur charnelle. Ainsi, une étude a été menée en 1991 par Scott A. Shamp[97]afin de vérifier cette hypothèse de départ. Tout en reconnaissant que son protocole d'expérimentation est très limité à la fois par la petite taille de l'échantillon et par le choix de communications restreintes au contexte du lieu de travail, Shamp aboutit à la conclusion que les participants à ce type de communication assimilent leurs correspondants à des ordinateurs, processus qu'il nomme « mécanomorphisme » et qui serait apte à déshumaniser la communication et par implication à modifier notre conception de l'humain. Paul Virilio se livre à une appréciation similaire lorsqu'il affirme que communiquer par l'entremise de l'Internet aboutit à la perte du corps propre, « au profit d'une sorte de spectralité du lointain, de celui qui est dans l'espace virtuel d'Internet »[98].

Corps morcelé

Une variante de la crainte suscitée par l'immatérialité du réseau est celle du morcellement du corps qui, pour certains, est le propre de l'utilisateur d'Internet : l'individu serait réduit à n'utiliser que la vue, ou que l'ouïe, ou que le toucher - car, il

96Starr R. Hiltz, Murray Turoff, *The Network Nation : Human Communication via Computer*, (1978), Cambridge, Mass., MIT Press, 1993, p. 88.
97Scott A. Shamp, « Mechanomorphism in Perception of Computer Communication Partners », *Computers in Human Behavior*, vol. 7, 1991, p. 147-161.
98Paul Virilio, *Cybermonde : la politique du pire*, Paris, Textuel, 1996, p. 46.

faut le préciser, les interprétations varient. Certains, comme Jeudy, y voient une atteinte à l'intégrité de l'image de soi et s'appuient sur des concepts lacaniens arrachés à leur contexte pour prédire de graves répercussions : « nul n'ignore (...) que la seule manière de se défendre contre l'effondrement du spéculaire consiste en un repli sur l'auto-érotisme »[99] et aboutit à la perte de la place du sujet.

La dématérialisation de l'espace et du corps annonce-t-elle donc le déclin de la corporéité ou le déclin de l'espace réel, tangible ? Le cyberespace va-t-il nous dé-territorialiser ? En d'autres termes, l'Internet peut-il être considéré comme une gigantesque mise en oeuvre d'un projet anti-utopique qui, en nous asservissant à des bases de données et à un système de communication par ordinateur, va nous priver de notre dimension corporelle? Et si cette dimension corporelle passe à l'arrière-plan, ne serait-ce pas l'annonce du déclin du corps politique et partant du concept d'Etat lui-même ? La médiatisation de nos relations par l'ordinateur va-t-elle nous séparer irrémédiablement de l'Autre tout en modifiant sans espoir de retour notre perception de l'espace-temps, et remplacer toute la complexité du monde sensible par un simulacre de communication faussement transparente ? C'est la complainte de Paul Virilio, lorsqu'il analyse l'abolition de l'espace-temps par les « télétechnologies » :

> « Rappelons à ce propos une évidence méconnue résultant du déclin de la primauté de l'étendue de l'espace géographique, au profit de celle, toute récente, de l'absence de durée du temps chronographique - rendre le corps et son énergie vitale contemporains de l'ère des télétechnologies de la transmission instantanée, c'est abolir du même coup le distinguo classique entre l'interne et l'externe, au bénéfice d'un dernier type de centralité ou plus exactement d'hypercentralité, celle du temps, d'un temps 'présent' pour ne pas dire 'réel', qui supplante définitivement la distinction entre la périphérie et le centre. (...) Si, naguère, être présent c'était être proche, physiquement proche de l'autre, dans un face-à-face où le dialogue était rendu possible par la portée de la voix ou celle du regard, la venue d'une proximité médiatique (...) parasite la valeur du rapprochement immédiat

[99] Henri-Pierre Jeudy, *Eloge de l'arbitraire*, Paris, PUF, 1993, p. 93.

> des interlocuteurs. (...) Si désormais l'on peut non seulement agir, mais encore télé-agir - voir, entendre, parler, toucher ou encore sentir à distance - apparaît la possibilité inouïe d'un brusque dédoublement de la personnalité du sujet qui ne saurait laisser longtemps intacte 'l'image du corps'. (...) Tôt ou tard, cette intime perception de la masse pondérale perdra toute évidence concrète, liquidant du même coup la classique distinction entre le 'dedans' et le 'dehors', l'hypercentre du temps réel (...) du corps propre (...) l'emportant désormais sur le centre de l'espace réel du monde propre »[100] .

Virilio voit dans l'interaction médiatisée la cause d'un certain nombre de développements tous plus inquiétants les uns que les autres : fusion de l'intériorité et de l'extériorité, dédoublement de la personnalité, perte de la notion de 'corps-propre', aboutissant à l'abolition du continuum espace-temps au profit de l'instantanéité. Il évoque avec nostalgie la période des interactions en face à face comme si le téléphone n'existait pas depuis près d'un siècle, comme si l'intimité n'avait pas acquis une nouvelle dimension avec la généralisation des instruments de communication à distance, comme si ces derniers avaient irrémédiablement séparé les humains les uns des autres comme d'eux-mêmes. Pour Virilio, on est passé directement des interactions transparentes de l'origine du monde à une technologie déshumanisante. Il ne songe pas au médium que lui-même emploie, l'écriture, comme à une technologie, ce qu'elle est pourtant indéniablement, sans pour cela réduire le rôle de la parole. N'entrerait-il pas un bonheur sombre, une délectation morose dans cet acharnement à prédire les temps apocalyptiques - quitte à être le seul survivant de la catastrophe annoncée ? Ou bien peut-on déceler dans ces imprécations aux sinistres échos spenglériens ce que Pierre Lévy nomme « la nostalgie de la totalité »[101], qui est celle d'un monde de significations clos aisément maîtrisables ?

---

[100]Paul Virilio, *L'art du moteur*, Paris, Galilée, 1993, p. 139.
[101]Pierre Lévy, *La cyberculture : rapport au Conseil de l'Europe*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 283.

c) Représentations de la sociabilité

Les fantasmes de contraction de l'espace-temps et d'espace virtuel en concurrence avec le monde réel produisent deux interprétations opposées, l'une utopique, l'autre anti-utopique. Dans le premier cas, ce qui est mis en avant, c'est la possibilité d'élargir le champ des relations sociales au monde tout entier : ce discours fait de l'Internet l'instrument qui permet une sociabilité sans faille en donnant à tout un chacun accès à tous les autres. La conception de l'Internet comme propice à l'établissement de micro-communautés fondées sur des affinités électives possède cependant sa version anti-utopique. On peut en effet considérer que les relations de sociabilité entièrement choisies, non soumises à la contrainte, constituent une façon de se désengager de la société et d'effectuer un repli narcissique sur soi. Ainsi, Mark Slouka écrit : « D'où provient le besoin de vivre dans ces espaces alternatifs ? Et la réponse à laquelle je ne cesse de revenir est : pour échapper aux problèmes et aux questions du monde réel »[102]. A cause de cette évasion dans le virtuel, le débat politique tomberait en désuétude faute d'un espace public suffisamment commun pour que les citoyens s'y reconnaissent. Ne subsisterait alors qu'un agrégat de micro-entités de type communautaire voire tribal, qui sonnerait le glas de la démocratie participative telle que nous la connaissons. C'est ce qui ressort de nombre de textes de notre corpus, mais c'est aussi l'analyse des théoriciens de la post-modernité, tels que Jean-François Lyotard[103] ou Michel Maffesoli[104]. Pour Lyotard, la fin des méta-récits tels que les mythes ou le progrès signe aussi la fin de l'idéal de civilisation unique ; pour

[102]Mark Slouka, *War of the Worlds : Cyberspace and the Hi-Tech Assault on Reality*, New-York, Basic Books, 1995, p. 43 : « Where does the need come from to inhabit these alternate spaces ? And the answer I keep coming back to is : to escape the problems and issues of the real world », notre traduction.
[103]Jean-François Lyotard, *La condition post-moderne*, Paris, Editions de Minuit, 1979.
[104]Michel Maffesoli, *Le temps des tribus: le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Meridiens-Klincksieck, 1988.

Maffesoli, les multiples appartenances à des micro-communautés indiquent à la fois la fin de l'individualisme et l'avènement d'une société fragmentée, multiple, instable.

La problématique de la désintégration de la sociabilité repose sur l'opposition individu/société, qui est déjà apparue dans notre corpus à de nombreuses reprises. En interprétant au premier degré le discours libertaire qui entoure l'Internet, les énoncés se réfèrent à l'atomisation du corps social que dès l'origine, les sociologues associent à la modernité. Leur complainte valorise l'intériorisation des contraintes sociales et en fait la condition même de l'existence d'un lien social ainsi que d'un espace public. Le lien social apparemment dénué de contraintes sur l'Internet est interprété comme une menace de perte, non plus du corps individuel, mais du corps social.

Proximité, distance

Autre conséquence redoutée du rétrécissement spatial induit par les nouvelles technologies de communication : l'omniprésence d'autrui, thème lié à l'horreur de la société de masse si caractéristique de la pensée moderne. Cioran, par exemple, la stigmatise en ces termes : « Où que l'on se dirige, on bute sur de l'humain, repoussante ubiquité devant laquelle on tombe dans la stupeur et la révolte (...). Maniaques de la procréation, bipèdes aux visages démonétisés, nous avons perdu tout attrait les uns pour les autres... »[105]. Cette vitupération contre la prolifération de la présence humaine insiste, par le biais de la métaphore monétaire ('visages démonétisés') sur la dévaluation entraînée par la surabondance. Si Cioran se réfère plutôt au corps humain dans sa matérialité, son sursaut de dégoût n'en reste pas moins applicable aux nouveaux moyens de communication qui mettent moins l'accent sur la corporéité. En

[105]Emile M. Cioran, *Histoire et utopie*, *op. cit*., p. 79 ; italiques dans le texte.

effet, même si cette présence foisonnante n'est que virtuelle, elle finit par devenir obsédante étant donné l'abondance des moyens dont on dispose pour se mettre en relation avec les autres ; l'omniprésence d'autrui finit peut-être par menacer, à terme, le sentiment d'exister en tant qu'individu autonome, clairement distinct. C'est l'un des avatars que revêt la crainte de l'uniformisation ; celle-ci conduirait alors à une affirmation forcenée de l'identité conçue, dans ce cas, comme un retour à l'apparente solidité du terroir, aux origines et aux traditions.

Mais dans cette répulsion on peut aussi lire la crainte de la destruction des barrières de classe qui trient efficacement ceux qui peuvent ou non appartenir à un groupe donné. Si l'Internet permet à tout un chacun de se présenter comme il le souhaite, sans que le contrôle social de l'apparence, de la voix ou de l'accent puisse s'exercer, il devient d'autant plus difficile de maîtriser les relations sociales, notamment lorsqu'il s'agit des enfants, dont la sécurité est toujours mentionnée par ceux qui réclament une régulation étatique du réseau. La peur diffuse d'une sexualité anarchique, avec des partenaires censés être choisis sans tenir compte de critères de classe, encore moins d'approbation familiale, se fait jour parmi tous ceux qui déplorent l'affaiblissement des structures familiales. Une telle liberté de choix, rendue possible par le réseau dans la mesure où il rend théoriquement perméables les barrières sociales, menacerait en effet tous les moyens de contrôle social existants et à terme, la famille traditionnelle elle-même. Le réseau, en donnant la possibilité de déguiser les identités, donne aux personnes extérieures la possibilité de faire irruption dans l'intimité, d'où la nécessité perçue de recréer des barrières fortes entre privé et public, notamment grâce au discours.

Uniformisation

L'impression de rapetissement se double d'une impression d'uniformisation dont la totalité des espaces du globe seraient atteints. Tout se passe comme si les espaces se réduisaient tous à la surface plane et neutre d'un écran d'ordinateur, dont nous verrons plus loin qu'il est à la fois écran et miroir. Craindre l'uniformisation, c'est craindre que l'écran-miroir ne reflète plus que soi-même, qu'il dissolve l'altérité, qu'il nous précipite dans l'abîme narcissique de l'image spéculaire. La contraction de l'espace est alors vécue comme la perte de la distance nécessaire à la construction d'un moi qui se différencie de tous les autres, qui se sépare de tous les autres et qui, grâce à cette perception de l'altérité, réussit à entrer en contact avec l'Autre et par là, avec tous les autres. Que l'on craigne, comme Cioran, la croissance anarchique de la présence de l'autre ou bien sa disparition derrière une impalpable image, c'est bien une problématique de la distance qui est en jeu ici, de la bonne distance à trouver par rapport à l'autre, pour ne pas être absorbé par lui tout en lui restant lié.

De façon similaire, le raccourcissement de la durée semble faire l'impasse sur une dimension nécessaire au développement humain. Les complaintes sur le déracinement, la perte d'authenticité, l'instauration d'une pensée unique - et, inversement, la valorisation de l'authentique, du terroir et de l'enracinement sont issues de cette impression que l'espace-temps se contracte depuis l'avènement de l'ère des télétransmissions modernes et que cette contraction introduit une dimension d'indifférenciation qui, de l'espace, s'étend pour englober l'individu lui-même et l'absorbe dans une angoissante instantanéité.

Dans ces attitudes, nous pouvons discerner les traces du rejet du projet anti-utopique qui cherche à créer l'homme nouveau en l'uniformisant, en évacuant tout ce qui le différencie de la norme. On peut aussi y discerner toute l'anxiété culturelle manifestée par l'idée de perte de communauté. Or l'idée de communauté en tant que corps constitutif de l'identité individuelle est avant tout une métaphore, qui a certes organisé la pensée politique depuis Platon. C'est une conception essentialiste, pour laquelle le corps communautaire est défini ontologiquement. Tout le processus historique qui a contribué à son édification est occulté pour ne considérer que le résultat actuel, censé avoir existé de toute éternité[106]. C'est en raison de cette conception même que la crainte d'effondrement des communautés est vécue comme une crainte de perte du corps propre : l'effondrement des limites qui différencient chaque espace l'un de l'autre est assimilé à l'effondrement des limites qui définissent l'espace propre de chacun.

La crainte de l'uniformisation est contemporaine de la production en série et a trouvé de magistrales expressions artistiques : on songe par exemple à Andy Warhol. Dans un autre domaine, les philosophes de l'école de Francfort, Adorno, puis Marcuse et Habermas se sont élevés contre l'ère de la massification. Ce concept a cependant lui aussi subi les assauts de la critique. Ainsi, dans *Les désillusions du progrès,* Raymond Aron retrace l'origine du concept de masse et de l'uniformité censée en découler. Mais son observation montre sans doute possible qu'une telle massification est un leurre : « Quelles que soient les relations entre la culture de masse et la culture dite savante, entre l'image et l'écrit, les inégalités de formation intellectuelle et la différenciation des métiers et des modes de vie subsistent dans une large mesure »[107]. A l'heure

[106]Jean-Luc Nancy, *La communauté désoeuvrée,* Paris, Christian Bourgois, 1990.
[107]Raymond Aron, *Les désillusions du progrès, op. cit.,* p. 124.

actuelle, les moyens de communication dits de masse, tels que la télévision ou la radio, ne cessent de se fragmenter en unités toujours plus petites, cherchant à attirer des segments d'un marché toujours plus finement ciblé. Le même processus est à l'oeuvre dans la production de biens de consommation, depuis longtemps fabriqués en petites séries renouvelées de plus en plus fréquemment. Dans le cas du réseau Internet lui-même, la dialectique qu'il instaure entre le global et le local induit un *renforcement* des diversités locales dans le même temps qu'il donne accès à la dimension globale. L'uniformisation tant redoutée est incarnée par des protocoles de transmission (*http*) et de codage (*html*). Ces protocoles permettent cependant aux systèmes les plus incompatibles d'être transportés sur le réseau : loin d'aboutir à l'uniformité des matériels ou des données, et encore moins des individus, ces protocoles sont en fait la métaphore d'un processus qui permet à toutes les diversités de s'exprimer simultanément, comme nous le verrons lors de notre étude des groupes de discussion. Cette métaphore a bien sûr ses limites, mais elle montre que l'Internet s'insère en fait dans un processus à long terme qui caractérise depuis longtemps les pratiques communicationnelles et pour lequel le terme de « glocalisation » a été forgé[108]. Tout disgracieux qu'il soit, ce mot-valise rend bien compte de la double articulation du global et du local que permet le réseau.

[108]Bernard Miège, *La société conquise par la communication, Vol. 2, La communication entre l'industrie et l'espace public*, Grenoble, PUG, 1997, p. 190.

Synthèse

Au terme de cette étude des rapports entre l'Internet, l'utopie et l'anti-utopie, nous avons dégagé les structures profondes de ces deux notions qui s'apparentent aussi bien à la philosophie qu'à la littérature ; nous avons montré que le réseau était perçu et décrypté à l'aide de ces structures antinomiques. La longue histoire de la notion d'utopie informe et modèle la perception de cet objet éminemment contemporain. Les représentations utopiques concourent, grâce à l'élaboration d'un mythe des origines, à faire de l'Internet le lieu d'un renouveau au travers de la notion de retournement. Dans ces représentations, l'Amérique joue un rôle privilégié. Les représentations anti-utopiques de l'espace conduisent d'une part à redouter la perte de l'intimité, l'affaiblissement des barrières de classe ainsi que la prolifération de la présence d'autrui. D'autre part, la notion même d'espace virtuel conduit à une crainte de prolifération des espaces qui favorise l'incertitude et fait de l'Internet le concurrent du monde réel. Les représentations anti-utopiques du corps tel que l'Internet le médiatise font principalement intervenir la notion de dématérialisation du corps, qui aboutirait à sa transformation en pur signifiant. La comparaison avec la dématérialisation de la monnaie fait émerger la notion d'inflation du symbolique qui, pour le corps comme pour l'espace, introduit une dimension d'indétermination propice à toutes sortes d'anxiétés de dissolution et de perte.

Nous avons par ailleurs pu constater que la perception du réseau s'organise le long de lignes de force très semblables parmi les jeunes gens dont nous avons étudié les énoncés comme parmi les auteurs qui analysent la communication médiatisée par ordinateur. Cette récurrence nous a permis de vérifier notre hypothèse de départ, selon

laquelle la perception du réseau n'avait rien d'une expérience de première main, mais se constitue comme représentation sociale de la communication et du rôle qu'elle joue dans l'auto-définition d'une société donnée.

Il importe à présent de s'interroger sur la fonction de ce que nous avons identifié comme étant des luttes symboliques ayant pour enjeu le sens à donner à l'Internet. Ce sera l'objet du chapitre suivant qui, en s'aidant de l'histoire du discours sur la communication, mettra en évidence les liens du réseau à l'ensemble des technologies de la communication qui l'ont précédé.